

FACULTÉ DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE DE LYON
Année scolaire 1914-1915. — N° 10

L'Education Antituberculeuse de la Femme

THÈSE

PRÉSENTÉE

A LA FACULTÉ DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE DE LYON

Et soutenue publiquement le 9 Juillet 1915

POUR OBTENIR LE GRADE DE DOCTEUR EN MÉDECINE

PAR

PAUL VUILLAUME

Ex-Interne des Sanatoriums de Hauteville (Ain) et Bligny (Seine-et-Oise)

Né à Saint-Martin-du-Lac (Saône-et-Loire) le 3 avril 1883.



LYON

ANCIENNE IMPRIMERIE WALTENER & C^{ie}

3, Rue Stella, 3

—
1915

**L'Education Antituberculeuse
de la Femme**



Digitized by the Internet Archive
in 2026

FACULTÉ DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE DE LYON
Année scolaire 1914-1915. N° 10

L'Education Antituberculeuse de la Femme

THÈSE

PRÉSENTÉE

A LA FACULTÉ DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE DE LYON

Et soutenue publiquement le 9 Juillet 1915

POUR OBTENIR LE GRADE DE DOCTEUR EN MÉDECINE

PAR

PAUL VUILLAUME

Ex-Interne des Sanatoriums de Hauteville (Ain) et Bligny (Seine-et-Oise)

Né à Saint-Martin-du-Lac (Saône-et-Loire) le 3 avril 1883



LYON

ANCIENNE IMPRIMERIE WALTENER & C^{ie}

3, Rue Stella, 3

1915

PERSONNEL DE LA FACULTÉ

MM. HUGOUNENQ..... DOYEN
J. COURMONT..... ASSESSEUR

PROFESSEURS HONORAIRES

MM. CHAUVEAU, AUGAGNEUR, SOULIER, TRIPIER, CAZENEUVE, LEPINE,
PIERRET, BEAUVISAGE, LACASSAGNE

PROFESSEURS

Cliniques médicales	MM. TEISSIER
Cliniques chirurgicales	ROQUE
Clinique obstétricale et Accouchements	BARD
Clinique ophtalmologique	TIXIER
Clinique des maladies cutanées et syphilitiques	BÉRARD
Clinique des maladies mentales	FABRE
Clinique des maladies des enfants	ROLLET
Clinique des maladies des femmes	NICOLAS
Physique médicale	LEPINE (J.)
Chimie médicale et pharmaceutique	WEILL
Chimie organique et Toxicologie	POLLOSSON (A.)
Matière médicale et Botanique	CLUZET
Parasitologie et Histoire naturelle médicale	HUGOUNENQ
Anatomie	MOREL
Anatomie générale et Histologie	MOREAU
Physiologie	GUIART
Pathologie interne	TESTUT
Pathologie et Thérapeutique générales	RENAUT
Anatomie pathologique	MORAT
Médecine opératoire	COLLET
Médecine expérimentale et comparée	LESIEUR
Médecine légale	PAVIOT
Hygiène	POLLOSSON (M.)
Thérapeutique	COURMONT (P.)
Pharmacologie	ETIENNE MARTIN
	COURMONT (J.)
	PIC
	FLORENCE

PROFESSEURS ADJOINTS

Physiologie, cours complémentaire	MM. DOYON
Maladies des oreilles, du nez et du larynx	LANNOIS
Pathologie externe	VALLAS
Maladies des voies urinaires	ROCHET

CHARGÉS DE COURS COMPLÉMENTAIRES

Chimie minérale	MM. BARRAL,	agrégé
Propédeutique chirurgicale	X.	—
Propédeutique de gynécologie	CONDAMIN,	—
Chirurgie infantile	NOVE-JOSSERAND,	—
Accouchements	COMMANDEUR,	—
Embryologie	LATARJET,	—
Anatomie topographique	PATEL,	—
Botanique	BRETIN,	—
Chirurgie expérimentale	VILLARD,	—
Clinique infantile	MOURIQUAND,	—
Déontologie et médecine professionnelle	X...	—

AGRÉGÉS

MM. BARRAL COMMANDEUR NEVEU-LEMAIRE LAROYENNE VORON NOGIER	MM. LATARJET BRETIN LERICHE THEVENOT (Léon) TAVERNIER CADE	MM. MOURIQUAND ARLOING (F.) GUILLEMARD POLICARD GARIN SAVY	MM. FROMENT THEVENOT (Lucien) PIERY COTTE DURoux
--	--	--	---

M. BAYLE, secrétaire

EXAMINATEURS DE LA THÈSE

M. J. NICOLAS *Président* ; M. Paul COURMONT, *Assesseur* ;
MM. LÉPINE, professeur et ARLOING, *Agrégé*.

La Faculté de médecine de Lyon déclare que les opinions émises dans les dissertations qui lui sont présentées doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, et qu'elle n'entend leur donner ni approbation, ni improbation.

A MON PÈRE ET A MA MÈRE

Témoignage minime de mon infinie tendresse et de ma profonde reconnaissance qui ne sauront jamais atteindre à la mesure de leur amour et de leurs bontés.

A MON FRÈRE

A MES PARENTS

A MES CAMARADES
DE L'INTERNAT PROVISOIRE DE L'HÔPITAL SAINT-POTHIN

A MES AMIS

A MONSIEUR LE DOCTEUR F. DUMAREST

MÉDECIN-CHEF DU SANATORIUM MANGINI A HAUTEVILLE (AIN)

MÉDECIN AIDE-MAJOR DE 1^{re} CLASSE AUX ARMÉES DE L'EST

Nous offrons ce travail conçu près de lui, alors que nous étions son interne, son élève et son obligé.

Plusieurs années passées au Sanatorium F. Mangini nous ont permis d'apprécier à la fois le maître en phtisiologie, dont les enseignements formèrent le fonds de nos connaissances médicales ; le philanthrope modeste dont toute la vie fut consacrée au soulagement des tuberculeux déshérités ; le conseiller prudent et discret, plein de délicatesses qui, pendant plus de trois ans, nous accorda sans relâche les témoignages les plus ardents d'affection et d'intérêt.

Nous conserverons toujours, de notre vie à Hauteville, un souvenir ému et nous prions très respectueusement notre Maître d'accepter le témoignage de notre profonde gratitude.

Parvenu au terme de nos études, nous jetons inconsciemment un regard sur les années qui viennent de s'écouler. Parsemées d'événements tristes ou gais, elles ont passé comme dans un rêve.

Les exigences d'une santé chancelante nous obligèrent à scinder en plusieurs étapes les enseignements de l'Ecole. Nous en avons profité pour étudier plus complètement une des plus attrayantes parties de la médecine et nous avons tenu à écrire un travail qui témoigne de notre amour pour la phthisiologie.

Au milieu des événements mémorables qui troublent le monde entier, mêlé aux souffrances d'une nation qui tira l'épée pour la Justice et la Liberté, nous avons persévéré dans une entreprise difficile. La France actuellement, voit couler le sang de nombre de ses enfants, des meilleurs, des plus vigoureux. Lorsque la victoire nous aura rendu la paix et rapporté la prospérité, ce sera pour la nation tout entière un devoir strict de conserver bien vivantes et bien saines les énergies de ceux qui resteront ; ce sera pour la société une obligation impérieuse de préserver, mieux encore qu'auparavant, ceux de ses enfants qui seront la génération de demain, la génération de la plus grande France.

Et voilà pourquoi nous sommes fier d'avoir songé à attirer l'attention sur un des plus grands fléaux de la société, sur une des causes les plus puissantes d'affaiblissement économique et social, avec l'espoir que, bientôt, on reprendra contre lui une lutte toujours plus ardente.

Au début de ce travail, nous tenons à remercier les Maîtres qui nous ont enseigné, secouru et puissamment aidé pendant tout le cours de nos études.

Nous saluons respectueusement la mémoire du Professeur S. Arloing, dont le grand cœur, l'accueil bienveillant, l'aménité souriante et l'exquise délicatesse triomphèrent toujours de l'ignorance et des exigences du jeune étudiant que nous étions alors.

Nous sommes profondément reconnaissant à M. le Professeur L. Bérard qui, à l'hôpital de la Croix-Rousse, nous accueillit dans son service chirurgical et qui, depuis lors, n'a cessé de nous témoigner les marques les plus vives d'intérêt et de bienveillance.

Nous conservons le meilleur souvenir des quelques mois passés, comme interne, au sanatorium de Montigny-en-Ostrevent (Nord) où nous eûmes la grande satisfaction de travailler sous la direction de M. le Professeur Calmette.

M. le Professeur J. Nicolas, dans le service duquel nous fîmes un stage de plusieurs mois, il y a quelques années, nous fait aujourd'hui le très grand honneur de présider cette thèse. Nous l'en remercions bien vivement et nous le prions de croire à notre bien sincère reconnaissance et à notre profond respect.

Depuis nombre d'années, nous avons l'honneur de connaître M. le Professeur P. Courmont. Toujours nous avons reçu de lui le meilleur accueil. Nous tenons à le remercier respectueusement de la nouvelle marque d'intérêt qu'il nous accorde aujourd'hui.

A M. le Professeur agrégé F. Arloing, qui nous a donné les plus précieux témoignages d'affection, nous sommes heureux d'exprimer notre sincère gratitude pour le grand intérêt qu'il nous a toujours porté.

A tous nos Maîtres, nous offrons l'expression de notre reconnaissance. C'est à eux seuls que nous devons tout.

AVANT-PROPOS

Au VII^e Congrès International de la tuberculose, à Rome, il y a trois ans, vingt-six nations, parmi les plus prospères, étaient représentées par vingt-six unions nationales ou Ligues de prévention, de préservation, de prophylaxie ou de lutte antituberculeuse. L'Europe, quasi tout entière, exposait, par la voix de ses savants, de ses plus illustres médecins, hygiénistes, économistes ou philanthropes, les résultats de son labeur, de ses travaux, le bilan de ses espoirs et de ses navrances.

Et le Professeur Landouzy, Doyen de la Faculté de Médecine de Paris, celui que, universellement, les nations étrangères considèrent comme le porte-parole des phthisiologues français, s'exprimait ainsi, dans sa Conférence du 14 avril 1912 au château Saint-Ange : « Les pires fléaux, même réunis, sont peu de chose si on les compare à la tuberculose qui, chaque année, cause dans la Péninsule (Italie), 80.000 décès, en France 100.000 décès ! Ne fauche-t-elle pas, sur le globe, annuellement, plus de 2.000.000 de vies humaines ! A Paris, ces années dernières, ne tuait-elle pas plus de 12.000 adultes, plus de 2.000 enfants ? »

Après cet aveu, fallait-il lutter encore ? Aucun remède spécifique ne parvenait à s'imposer : vaccins, sérums, tuberculines, tout avait cédé à l'épreuve du temps ou de l'expérience ; rien ne semblait enrayer la marche régulièrement dévastatrice de « la plus grande pandémie des temps modernes ». De quel côté porter ses efforts ? Et sur quels espoirs baser son énergie ?

L'Allemagne accusait bien et prouvait une mortalité régulièrement descendante ; l'Angleterre aussi voyait décroître la proportion des décès dus à la tuberculose ; le Danemark plus encore, et la Suède nous montraient des résultats merveilleux, dignes de la plus sincères admiration de nos délégués.

Pourquoi donc notre pays n'obtenait-il pas des résultats semblables ? Nous comptons parmi les fondateurs de l'Association internationale contre la tuberculose ; nous avons l'honneur de présider à cette Ligue universelle. En même temps que les premiers nous avons pris part à la lutte. Notre retard pourrait-il s'expliquer par un défaut de notre armement ? par une mauvaise utilisation de nos forces défensives ?

Et cependant, nous avons de belles et bonnes armes. La France n'est-elle pas terre de charité ? N'est-elle pas toujours au premier rang quand il s'agit de causes nobles et généreuses ? Nos efforts n'ont-ils pas été toujours ardents, puissants, universels ? Que nous manque-t-il au regard de nos voisins ? Nous avons l'abnégation, l'enthousiasme, la foi dans le succès ; nous avons la puissance de l'argent ; nous avons l'appui d'organismes nationaux. Mais nous n'avons pas cet instinct de coordination, d'association qui créa le mouvement suédois

contre l'alcoolisme ; nous n'avons pas cette discipline admirable qui, pliant sous elle le monde ouvrier allemand, fit s'élever les innombrables sanatoria dont est couvert le sol teuton ; nous n'avons pas la pondération britannique qui fit lutter d'instinct nos frères de l'Entente cordiale (nos alliés d'aujourd'hui) contre le paupérisme de leurs comtés industriels ; nous n'avons pas même cet égoïsme national, bien distinct du chauvinisme, qui fit, aux Etats-Unis d'Amérique, s'unir et s'allier, pour la prospérité et la gloire nationale, pour la prophylaxie antituberculeuse et l'hygiène, « trustmen et workmen », milliardaires et simples citoyens, les forces publiques et les initiatives privées, la politique et la religion.

Bien plus, le peuple français ne sait pas ce qu'est la tuberculose : il la redoute, mais ne s'en méfie pas. Et cependant, que de choses ont été dites ! Tous, médecins, hygiénistes, économistes, philanthropes, ont poussé tour à tour un cri d'alarme. Partout nous avons essayé de faire appel aux bonnes volontés. Notre voix a été entendue, mais combien faiblement. Nous aurions voulu un mouvement comparable à celui des peuples voisins, car si nous mourons de paucinalité, il nous est bien permis de dire que nous agonisons par une mortalité exagérée et partiellement évitable.

Nous ne devons pas, toutefois, jeter le manche après la cognée. Nous avons encore des « raisons de croire » à la renaissance d'une marche en avant, à la reprise d'une lutte jadis délibérément engagée. Le Parlement français prête une oreille complaisante aux doléances des Congrès antituberculeux ; il sollicite les lumières de la Commission permanente de préservation contre la tuberculose

et plusieurs projets de loi sont en instance devant les Commissions compétentes : projet de limitation des débits de boisson et de prohibition de l'absinthe (1), projet de création de dispensaires, projet de déclaration de la tuberculose, etc. Dans le pays tout entier, les Sociétés de secours ou d'assistance et les œuvres les plus diverses de mutualité étudient et cherchent les moyens de lutter mieux et de préserver leurs adhérents. Chaque année, des sanatoriums se fondent, d'autres s'aggrandissent, témoin le sanatorium Bon-Accueil, à Montpellier et Bligny.

Nous voudrions essayer de montrer qu'en France il nous reste une étape à franchir.

Dès maintenant, nous tenons à nous couvrir de l'autorité des maîtres en phthisiologie et nous nous défendons de vouloir contredire en quoi que ce soit à leurs théories. Comme eux, avec eux, nous admettons que la tuberculose est un mal social, « qu'elle est, à présent, question sociale ». Et c'est pourquoi nous appelons à notre aide à la fois, « les hygiénistes, les architectes, les économistes, les sociologues, les éducateurs, les philanthropes, les mutualistes, les actuaire, les législateurs, les édiles », en même temps que tous les savants, chimistes ou chercheurs de tout ordre.

Nous voulons, par ces moyens, non seulement lutter contre la tuberculose, mais la prévenir, faire de la « thérapeutique sociale ».

Et c'est pourquoi, désireux de recruter le plus grand

(1) La loi de prohibition de l'absinthe et liqueurs analogues vient d'être votée par le Parlement. Nous souhaitons que son application soit rigoureuse.

nombre possible d'empêcheurs de tuberculose, il nous semble impossible de laisser inutilisée une des forces les plus considérables de la nation. La femme, la femme de France, ne doit-elle pas, ne peut-elle pas jouer un rôle dans cette lutte sociale ; ne peut-elle pas, ne doit-elle pas prendre part à cette croisade hygiénique nationale ? N'est-elle point tout indiquée pour faire pénétrer, au sein du peuple dont elle fait partie, dans la famille qu'elle dirige, dans les milieux qu'elle fréquente, les vérités essentielles et les prescriptions prophylactiques variées touchant la tuberculose ?

La femme, dont les vertus, les aptitudes innées sont toutes orientées vers la compassion, la tendresse, le dévouement, la bonté, ne pourrait-elle pas servir de merveilleux trait d'union entre ceux qui cherchent, inventent ou découvrent les moyens de lutter contre le mal et ceux qui, terrassés, vaincus par la maladie, attendent l'aide d'une main compatissante, le secours des bons conseils ou seulement l'espoir d'un relèvement prochain ?

La femme, dont le charme, la séduction, la grâce forcent les cœurs les plus rebelles, les âmes les plus viriles, dont la persuasion, la douce ténacité triomphent de difficultés souvent insurmontables ne pourrait-elle point mettre au service des penseurs, des idéologues, des théoriciens que nous sommes, ces merveilleuses qualités « diplomatiques » ? Et n'est-il point à prévoir qu'ainsi nous n'aurions pas tant de difficultés à atteindre la masse, à l'éduquer, à la diriger, à la préserver ? N'est-il point sage de penser qu'une phalange choisie de femmes, instruites des choses de la tuberculose, réussirait mieux que les meilleurs discours des maîtres, à con-

vaincre le peuple, à le persuader du danger, à lui faire prendre des mesures en rapport avec son état social, sa tournure d'esprit, son degré d'intelligence et sa bonne volonté ?

Qu'on nous permette un exemple banal, parce que trop fréquent, hélas ! mais assurément bien caractéristique de la puissance de persuasion féminine, exemple d'autant mieux approprié, nous semble-t-il, qu'il s'agit de l'influence relative du médecin, c'est-à-dire de l'homme instruit, de celui qui peut savoir, et d'une autre personne quelconque, en tout cas ignorante en l'art de guérir. Un tuberculeux, vaincu par la fatigue, à bout de force, se décide à voir « le docteur ». Il écoute complaisamment et, semble-t-il, avec confiance, ses bons conseils ; il promet de suivre méticuleusement « l'ordonnance ». Déjà « le bon docteur » est fier de son succès oratoire, dans un cas où, d'ordinaire, il faut tant d'éloquence... Le patient rentre chez lui, encouragé ; il va essayer de se ressaisir... Mais il y a là Mme X... dont la maladie, d'il y a dix ans, était en tout « semblable à la sienne ». Mme X... s'inquiète des prescriptions faites ; elle les discute et n'a pas de peine à les trouver ridicules, inouïes, inutiles, que sais-je, grand Dieu ? Et voilà, en quelques minutes, en quelques phrases marquées de cette logique sentimentale dont toute âme féminine se sert d'instinct, détruites nos meilleures déductions, rendues vaines et stériles nos prescriptions les plus savantes et les mieux étudiées.

On nous dira peut-être qu'il s'agit là de médecine populaire, que nous avons dramatisé ou exagéré le rôle de la mauvaise conseillère, que nous avons mis en scène

des personnages d'une condition sociale peu élevée, qu'en tout cas, nous nous sommes servi d'une avocate réellement peu intelligente.

Les premières objections ne sont pas, croyons-nous, très sérieusement fondées. Les grands noms de la médecine actuelle ne sont pas à l'abri des mêmes accidents, et la plupart assurément ont noté un échec thérapeutique lamentable dû à de mauvais conseils, d'ordinaire féminins. De plus, qui donc pourrait nier l'influence vraiment énorme et grotesque de certaines congrégations dont les adhérentes, souvent d'excellente naissance, d'instruction et d'éducation soignées, sont, quoique fort peu initiées aux choses de la médecine et de l'hygiène, de véritables thaumaturges professionnels ?

Que notre avocate ne soit pas spécialement douée ? Nous l'accordons. Mais alors, qu'aurait-elle réussi, dans le cas contraire ? Et c'est pourquoi justement nous affirmons la puissance de la femme. Qu'on l'instruise, qu'on ne lui laisse rien ignorer de la tuberculose, et nous aurons en elle le plus merveilleux ouvrier qu'il soit possible de rêver. N'est-ce pas ce que nous prétendions plus haut ?

Et c'est à cette conclusion que nous désirions aboutir. Il faut instruire la femme puisque c'est par la femme que nous pouvons le mieux atteindre le but final. Il faut instruire la femme dès son enfance, dès le premier âge, parce que c'est à ce moment que nous avons les plus grandes facilités.

A quoi servent les conférences, les congrès, les réunions antituberculeuses ? Ce sont prétexte à beaux discours, à belles paroles devant des convaincus de vieille date. A quoi servent les publications hygiéniques, les

traités médicaux, les livres antituberculeux de tout genre qui ne sont jamais lus par les premiers intéressés ?

Nous savons qu'en fait, il y a de nombreuses difficultés, qu'à priori, il peut sembler ridicule de prétendre éduquer une masse, alors que le corps enseignant lui-même n'est pas armé ; qu'il peut paraître hors de propos de vouloir réformer des habitudes invétérées, de vouloir faire pénétrer dans des milieux rebelles les principes d'hygiène et de prophylaxie. On nous accordera du moins que l'entreprise est nécessaire et que, si la marche en avant doit rester lente, le seul fait qu'elle sera tentée sera déjà un résultat.

Pourquoi ne parlons-nous que de l'éducation de la femme ? Nous en avons donné ci-dessus les raisons majeures. Le tempérament, le caractère féminins sont, beaucoup plus que ceux de l'homme, orientés vers la compassion, la tendresse, la pitié ; la femme saisit mieux la nécessité de la défense contre la maladie, car elle redoute plus le mal. Mais, en outre, la femme a la charge de son enfant. Et, nous le verrons plus loin, dès le début de la vie, au début de la vie surtout, l'être humain doit être préservé contre l'infection tuberculeuse. La mère seule en est capable : c'est donc elle qui doit être la première instruite du danger.

Nous tâcherons, dans cette étude, d'établir la nécessité et la possibilité d'une éducation antituberculeuse de la femme et, pour cela, nous suivrons pas à pas l'enfant, la fillette et la jeune fille, montrant comment, à chaque âge, il est des moyens simples et pratiques d'enseigner la défense contre la tuberculose.

CHAPITRE PREMIER

L'Education Antituberculeuse de la Femme. Est-elle nécessaire ? Est-elle possible ?

Il est hors de doute que l'enseignement antituberculeux est absolument nécessaire. Aussi bien que les vérités morales, ou les principes scientifiques, les préceptes hygiéniques doivent être infusés à tout être dès son plus jeune âge.

« Le premier des moyens sociaux dont nous disposons contre la tuberculose, a dit le Professeur Landouzy, est l'éducation ; premier en date comme en importance, puisque, prenant l'enfant aux impressions naissantes des sens et de l'esprit, il créera chez lui l'instinct et les habitudes hygiéniques. C'est vraiment à l'école qu'il appartient, par des leçons de choses, par des images, par des dictées, par des conférences, par un enseignement dont les formes sont à préciser, c'est à l'école qu'il appartient de répandre dans les masses les préceptes de l'hygiène

individuelle familiale et de l'hygiène publique. De cette manière, grâce à des habitudes contractées à l'école, les mœurs et les pratiques sanitaires passeront de l'école dans la famille et de la famille à toutes les collectivités »

Il semble que, dès le début de la lutte antituberculeuse, dès le moment où la nature de la tuberculose et sa contagiosité ont été établies, il semble que de telles idées auraient dû s'éveiller en l'esprit de tous, s'emparer de tous et tenir lieu de fanion, de phare, si l'on veut, à ceux qui tentaient en France de secouer l'apathie et des pouvoirs publics, et des maîtres en pédagogie, et des masses populaires. Il est vrai que les difficultés sont grandes quand il s'agit de parler aux gens de leur santé, quand il s'agit de les amener à s'occuper d'un mal à venir, et à se mettre en garde contre la contagion. Le microbe est peu connu, il est même « blagué » (qu'on nous passe l'expression) et combien souvent nous pouvons entendre dire : « On ne connaissait pas cela, il y a cent ans, et les gens ne s'en portaient pas plus mal » ; de même qu'on nous répète à chaque instant : « Mon père buvait à gorge que veux-tu ; il a vécu jusqu'à quatre-vingts ans. » Le peuple va encore plus loin ; il ne dédaigne point de vivre dans la crasse et le taudis, parce que « les microbes de la saleté tuent ceux de la tuberculose ! »

L'ignorance est unanime ; et il semble bien que l'on tienne à cette ignorance. On est si bien quand on n'a pas à se préoccuper du lendemain, quand on n'a pas besoin de modifier ses habitudes, son genre de vie. Habitué dès l'enfance à la misère, aux privations, au manque d'air, de lumière, logés dans des mansardes ou entassés jusqu'à sept et huit dans la même pièce, nos malheu-

reux adolescents, arrivés à l'âge mûr, n'auront certes aucun désir de modifier ces mauvaises habitudes qui sont pour eux condition de leur vie, auxquelles ils sont adaptés, pour ainsi dire ; d'autant plus que, trop fréquemment, hélas ! l'alcoolisme, la débauche, la paresse, combinés aux tares physiologiques héréditaires ou acquises, leur rendraient la tâche bien difficile. Et voilà pourquoi il nous paraît encore de beaucoup préférable d'agir sur l'enfant ; vouloir agir sur les adultes est entreprise bien ardue et trop fréquemment inopérante.

L'enfant, à l'école, écoute bien ; les paroles du maître sont autant d'articles de foi pour lui et il est si simple d'éveiller la curiosité enfantine ! Quelles leçons de choses faciles à concevoir, quelles histoires merveilleuses et mystérieuses à conter aux enfants sur les microbes ! Nous ne souscrivons pas entièrement aux idées exagérées de ce lyrique qui, il y a quelques années, écrivait : « Les romanciers s'aviseront que la bactériologie leur apporte tout ce qu'il faut pour renouveler la littérature. Un Michelet ou un Kypling nous contera par le menu les aventures et les amours des bactéries. Un Jules Renard analysera l'état d'âme d'un jeune bacille. Que dis-je ? Un Homère naîtra, sans doute, pour chanter les batailles furieuses que se livrent, d'un bout à l'autre de notre corps, les innombrables armées des bons et des mauvais microbes. L'invasion des bacilles de Koch, la levée en masse des phagocytes, ces courageux globules blancs du sang, courant pour défendre la patrie en danger et résolus à vaincre ou à périr, quel thème d'épopée ! » Nous croyons qu'il y a là un bon conseil et nous verrons plus loin comment on peut l'utiliser.

Mais, nous dira-t-on, pensez-vous aux conséquences immédiates de votre enseignement ? Ne serait-ce pas odieux de parler à des enfants de la maladie, de la souffrance, de la mort ? A ces bébés, à ces bambins qui annoncent péniblement les éléments des primes connaissances, à ces marmots qui offrent encore

*Leur jeune âme à la vie
Et leur bouche aux baisers*

vous allez parler de microbes, de bacilles, de contagion ! Vous oseriez, dès leurs premiers pas, suspendre sur leurs têtes cette épée de Damoclès, offrir à leurs yeux le spectacle des hécatombes les plus terribles ! Sacrilège ! Monstruosité !

Non, il n'est point là notre programme.

Foin de ces horreurs que nous laisserons aux pédagogues bottés et éperonnés, à ceux qui ont la poudre sèche ou l'épée aiguisée dans son fourreau, et dont l'enseignement tout entier est semé de récits de batailles, de luttes sans trêves et sans merci. Pour nous, il ne s'agit que d'hygiène.

Toutefois, pour rester dans les limites exactes de notre programme, n'y aura-t-il pas des difficultés toutes spéciales à tenter d'éduquer la fillette ou la jeune fille : cette jeune âme que, pendant des siècles, on n'a pas osé toucher, à laquelle on a refusé jusqu'ici les connaissances indispensables à la plus grande partie de son rôle futur ? Il y a là, certes, un point délicat. Nous avons confiance en la mesure et au tact des éducateurs. Nous sommes persuadé que tous comprennent leur devoir et la délicatesse de leurs fonctions. Mais, pour Dieu ! ne restons pas

enchaînés par une pruderie exagérée, par une fausse conception de la pudeur et de l'innocence. Ce ne sont point d'ailleurs les leçons d'une mère ni l'enseignement des écoles qui, d'ordinaire, corrompent les cœurs et déforment les intelligences.

Aujourd'hui encore, il est entendu que l'on ne doit point parler de certaines choses aux jeunes filles : les initier à ce qui doit être leur rôle futur paraît inconvenant. La maternité, l'allaitement sont choses futiles pour les uns, indécentes pour les autres. Et Marot serait toujours de mise, lui qui ne craignait pas de flageller ses maîtres en ces termes :

*... C'étaient de grandes bestes
Que les régents du temps jadis ;
« Jamais je n'entre en Paradis
S'ils ne m'ont perdu ma jeunesse ! »*

Même en admettant qu'il y ait un moment dans la vie d'une jeune fille où il est difficile de lui parler des bébés, cette période est fort courte. La fillette ignore les sexes et ne connaît pas la fausse pudeur auprès des enfants. Plus tard, l'adolescente acquiert une nouvelle dignité qui est pour elle une défense aussi parfaite que l'enfance ignorante. Si donc on connaît bien la période dangereuse ; si, à ce moment délicat, l'influence familiale surtout et l'autorité de l'éducatrice agissent normalement et évitent les difficultés, tout danger sera conjuré.

Et puis, n'y a-t-il pas, chez toute fillette, l'instinct de la maternité ? Pourquoi vouloir le supprimer ? Pourquoi, au contraire, ne le point diriger, ne le point développer ? Dès le plus jeune âge, on cherche, chez un gar-

çon, à surprendre ses goûts, ses penchants ; on y voit le début d'une vocation, on y pressent sa destinée. Pour la fillette, rien de semblable. Et cependant, toutes peuvent, et la plupart doivent être mères. Toutes adoptent comme leur enfant une poupée, la dorlotent, la parent, la soignent tout comme leur mère les dorlote, les pare ou les soigne. L'instinct maternel naît avec la fillette, ne l'étouffons pas.

Nous espérons qu'on nous pardonnera cette discussion un peu longue, où nous avons indiqué simplement les raisons d'une éducation plus complète de la femme. Mais il nous a paru vraiment nécessaire d'insister sur ce point où, trop souvent, les moralistes se posent en adversaires des éducateurs, hygiénistes et médecins. Pour nous, la santé du corps et la santé de l'âme sont également désirables : « *Mens sana in corpore sano.* »

Dira-t-on que nous voulons ajouter une surcharge aux programmes déjà encombrés ? Ce n'est point là objection bien sérieuse. Car, en somme, pour les petits, nous ne demandons rien qu'une nouvelle méthode d'instruction. Comme le disait, il y a plusieurs années, un membre éminent de la Commission permanente de préservation contre la tuberculose, en termes imagés : « Ce n'est pas un plat nouveau que nous entendons servir aux élèves, c'est un assaisonnement nouveau de leurs aliments quotidiens. » Quant aux plus grands, s'il y a adjonction de quelques chapitres aux programmes, pourquoi ne supprimerait-on pas, d'autre part, beaucoup d'autres matières enseignées et certainement moins importantes, au point de vue social ? Montaigne écrivait déjà à la comtesse de Foix, lui parlant de ses enfants : « Acharnez-

vous afin qu'ils aient plutôt la tête bien faite que bien pleine. »

Nos descendants, de même, se trouveront bien mieux de la connaissance des découvertes de Pasteur que d'une incursion rétrograde chez les contemporains de Saïta-pharnès ou de Ponticus, ou d'une revue rétrospective des démêlés de Galswinthe et de Frédégonde. Le monde moderne n'est plus de l'avis de Chrysale pour lequel

*Une femme en sait toujours assez
Quand la capacité de son esprit se hausse
A connaître un pourpoint d'avec un haut-de-chausse*

Sans être féministe, il nous plaît d'être plus ambitieux pour les femmes, de rapprocher davantage les deux sexes, surtout quand il s'agit d'hygiène ou de prophylaxie. Et franchement la femme ne tiendra-t-elle pas mieux sa place dans la société si elle sait que ses seins sont destinés à l'allaitement de ses enfants au lieu de savoir que Romulus eut une louve pour nourrice, ou que les Amazones se mutilaient le sein droit ? A quoi servira-t-il à une femme de connaître la reproduction des fougères ou des mousses, de savoir la filiation des anthéridies, anthérozoïdes, spores, sporogones, etc., si elle ignore tout ce qui lui sera nécessaire plus tard en tant que maîtresse de maison ? Nous ne demandons point là de nouveautés. N'est-ce pas Mme de Maintenon qui, avec l'assentiment de Louis XIV, introduisit dans le programme de Saint-Cyr des prescriptions concernant « la lessive et le balayage des chambres » ?

Il semble, d'ailleurs, que, depuis quelques années, l'enseignement ménager et la puériculture reçoivent un

accueil plus sympathique de la part des autorités scolaires. On a compris que si « l'enfant est le père de l'homme » comme disent les Anglais, « c'est l'éducation première qui importe le plus » (J.-J. Rousseau) ; idée d'ailleurs conforme à l'opinion de M. Léon Bourgeois pour lequel « Le problème de l'éducation est le premier qui se pose pour lutter contre la maladie sociale. »

CHAPITRE II

Principes généraux d'Education antituberculeuse

L'Association Internationale contre la Tuberculose, dès 1904, à la Conférence de Copenhague, avait admis qu'il devait être donné, dans toutes les écoles et dans tous les établissements d'instruction, des leçons sur l'hygiène, et spécialement sur la tuberculose. Les Conférences des années suivantes, à Paris en 1905 et à la Haye en 1906, avaient confirmé cette décision.

Dès 1903, une Commission instituée au Ministère de l'Instruction publique de France, en vue d'étudier les mesures à prendre pour éviter la contagion de la tuberculose dans les établissements publics d'enseignement, émettait les deux vœux suivants :

« 1° Que des instructions concernant la prophylaxie de la tuberculose dans les écoles soient portées à la connaissance de toutes les autorités préposées par les lois et règlements à la direction, à l'inspection et à la surveillance de

tous les établissements d'instruction, à quelque ordre qu'ils appartiennent ;

« 2° Qu'une affiche, indiquant les notions élémentaires sur la préservation contre la tuberculose dans les écoles soit envoyée à tous les chefs d'établissements d'instruction publique et privée, et placée, par leurs soins, dans les classes, études et lieux de réunion ; que la même affiche soit également mise à la disposition de tous les directeurs d'établissements privés ou libres. »

Et le Ministre d'alors, conformément à ces vœux, décide que :

1° Dans tous les internats primaires ou secondaires, chaque élève aura une fiche sanitaire mentionnant son poids, sa taille et son périmètre thoracique. Ces indications y devront être consignées tous les trois mois, à date fixe.

« Ces fiches seront tenues au courant et conservées par le médecin de l'établissement.

« 2° Une affiche contenant des prescriptions relatives à l'hygiène individuelle et à la salubrité des locaux scolaires devra être apposée dans les classes, études et lieux de réunion de tous les établissements publics d'enseignement. »

Une circulaire de M. Chaumié, Ministre de l'Instruction publique, suivit. Ce n'était là qu'un bien petit pas en avant. Qu'a-t-on fait depuis lors?... On a oublié l'expulsion des microbes ; l'examen médical des maîtres a été délaissé. On a relégué au rayon des antiquités vénérables la défense de l'enfant et la lutte contre le bacille de Koch !

A l'étranger, on a mieux compris l'importance de l'éducation antituberculeuse.

En Hollande existent, depuis 1902, trois associations, dont deux confessionnelles, qui ont pour but strict d'enseigner à l'enfant les règles d'hygiène.

En Suisse, l'Université de Bâle a créé un cours spécial. Dans la même ville, il y a des cours réguliers sur la préservation contre la tuberculose, à l'école supérieure des jeunes filles, à l'école de couture et aux cours de cuisine donnés par la Société d'Utilité publique. A Zurich, le département d'Instruction publique fait donner, par « l'University Extension », des leçons d'enseignement antituberculeux.

Dans les pays scandinaves, est-il utile de le dire, il n'est pas une école, à tous les degrés d'enseignement, qui n'ait ses leçons d'hygiène ou de prophylaxie antialcoolique et antibacillaire : le programme est aussi bien compris et aussi bien appliqué contre le bacille de Koch qu'il le fut jadis contre la lèpre.

Au Japon, même méthode, poursuivie plus longtemps encore, puisque tout soldat est porteur d'un manuel d'hygiène.

En Angleterre, il nous suffira de rappeler le rôle des « district nurses », la création des « Girls Guides » par la duchesse d'Argyll, l'exposition populaire de la tuberculose à White Chapel, créée en 1909 et copiée sur le musée de la Ligue nationale Suédoise antituberculeuse, où, chaque jour, on amène 30 enfants des écoles.

Aux Etats-Unis, le besoin d'enseigner atteint toutes les classes, tous les milieux. Ce n'est plus assez de l'école ; ce n'est plus assez des conférences, des cours de tous les degrés. Semblables au musée ambulant allemand, des « roulottes » sont installées, équipées de façon grandiose

et, aussi bien qu'un candidat à la présidence, des hommes, des femmes instruites entreprennent des « tournées » de propagande antituberculeuse, conférenciant quotidiennement du toit de leurs voitures, parcourant le pays tout entier, n'oubliant ni les derniers descendants des Peaux-Rouges, ni les prospecteurs du Colorado. Et comme si ce n'était point assez encore, depuis le 10 avril 1910, on a créé le Dimanche national de la tuberculose, et, ce jour-là, du haut de leurs chaires, prêtres et pasteurs, les ministres de tous les cultes, prêchent sur la tuberculose ; ce jour-là, 20.000 journaux et publications diverses, industrielles, scientifiques, financières, littéraires, mondaines ou religieuses font des articles sur la tuberculose !

Pendant ce temps, en France, nous sommes inactifs. Malgré la propagande de la Société de Préservation antituberculeuse qui, depuis plus de dix ans, fait des efforts méritoires, les résultats sont peu encourageants. Les instituteurs et institutrices primaires n'ont agi qu'isolément, sauf peut-être dans le département de la Seine. Quelques leçons d'hygiène ont été faites ; quelques cours d'adultes ont envisagé sommairement la question. C'est tout.

Dans l'enseignement secondaire, on n'a rien tenté ou presque rien. Et cela se conçoit. Les professeurs de sciences ont déjà de la peine à faire parcourir leur programme propre : ils n'ont pas de temps pour des conférences spéciales annexes.

Tant et si bien que, pour faire état de quelque chose dans cet ordre d'idées, nous en sommes réduits à compter les conférences données dans les cours mondains de jeunes filles. On conviendra que notre retard est par trop évident et qu'il est urgent de songer à le combler.

D'autant mieux que, de plus en plus, les œuvres anti-tuberculeuses, les congrès internationaux ont porté leurs efforts sur l'école, l'enfant et la femme. Le dernier Congrès de Rome, en 1912, avait inscrit à son ordre du jour cette question du rôle de la femme dans la lutte anti-tuberculeuse.

La Conférence de Berne, qui devait se réunir en septembre 1914, si l'arrogante domination germanique n'avait point mis le monde à feu et à sang, avait décidé de reprendre cette question si intéressante.

Que faut-il donc apprendre à l'enfant et quels moyens pratiques employer? Nous devons-nous servir des écoles existantes ou créer des organismes nouveaux d'enseignement?

Telles sont les questions générales à envisager.

Qu'apprendrons-nous à l'enfant?

Il nous faudrait un programme précis, assez détaillé, point compliqué cependant, duquel seraient exclues toutes les questions de science pure ; car il est bien évident que, si nous devons exiger un enseignement basé sur des principes fixes afin d'uniformiser les leçons des maîtres, l'éducation antituberculeuse consistera surtout en exercices scolaires variés et quotidiens, où la leçon de choses pratique sera prépondérante.

Nous allons étudier en détail ces deux parties de l'enseignement. La première sera en quelque sorte le plan général à fournir aux maîtres chargés directement de la deuxième.

Quels principes mettrons-nous donc à la base de l'enseignement antituberculeux de la femme? Nous les trouvons résumés dans une communication à la IX^e Conférence Internationale de la tuberculose, tenue à Bruxelles en 1910, communication signée de Mme Marie Pannwitz et dont les conclusions débutent ainsi :

« La lutte systématique contre la tuberculose part actuellement des principes suivants :

1° La tuberculose est une maladie d'habitation (Wohnungskrankheit) ;

2° L'infection survient de préférence dans l'enfance ;

3° La maladie peut être évitée et guérie, pourvu que l'on observe les règles élémentaires de la salubrité. »

Qu'à cela on ajoute quelques données relatives à l'agent infectieux et le programme est entièrement tracé.

Nous n'avons pas besoin même de le développer : aucune discussion n'est possible. Seul le troisième point nous arrêtera un instant.

Il est encore beaucoup de gens pour lesquels la tuberculose est une maladie complètement inévitable, absolument incurable et à ce point dangereuse qu'ils considèrent les tuberculeux comme de véritables pestiférés et les traitent en parias. La nature contagieuse de la maladie a seule frappé les esprits ; de tout ce qui a été dit, écrit, les masses n'ont retenu que ce seul mot : contagion, et de là est née la tuberculophobie, qui s'est profondément ancrée dans toutes les classes de la société.

Le vulgaire, ignorant tout du bacille de Koch, se montre à ce point inconscient qu'il hésite à franchir la porte d'un sanatorium, où les plus grandes précautions sont prises, ou s'enfuit à la vue d'un malade instruit et sage

usant d'un crachoir, alors qu'il séjourne sans défiance au cabaret et ne craint pas le voisinage d'un camarade de travail toussant et crachant sans relâche sur le sol de l'atelier. Que d'exemples pourrions-nous donner des excès auxquels peut conduire cette peur irraisonnée et déraisonnable du malade connu ? Tous les médecins de sanatoriums savent la difficulté qu'ont, en France, leurs pensionnaires guéris à se faire réadmettre à l'atelier, à l'usine, dans les Administrations qui les occupaient antérieurement et qui, parfois même, leur ont procuré les ressources nécessaires à leur cure. Nous pourrions rapporter des faits plus honteux encore : des parents refusant de recevoir un de leurs enfants sortant de l'hôpital, dans la crainte qu'il ne contagionne ses frères ; une maîtresse de maison qui, au sortir d'une consultation, où elle a amené sa femme de chambre, s'empresse, à peine arrivée dans la rue, de traiter la malheureuse de « peste qui infecte la maison » et la jette outrageusement à la porte !

Les classes instruites elles-mêmes ne résistent pas à ces déraisonnements. C'est un maître de la Faculté qui nous l'apprenait lui-même. Les dames de la meilleure société s'émeuvent à la peinture des misères qu'entraîne la tuberculose ; elles sont prêtes à secourir de leurs deniers tous ceux qui s'adressent à elles. Mais s'il s'agit d'assister à une consultation de dispensaire, de suivre un service d'hôpital pour tuberculeux, de « mettre la main à la pâte », si peu que ce soit, la majorité d'entre elles se refuse.

Voilà pourquoi nous demandons que, dans l'enseignement prophylactique antituberculeux, après avoir donné quelques notions sur le bacille de Koch, cause essentielle du mal et de ses diverses localisations ; sur les causes se-

condes, prédisposition héréditaire ou acquise, etc. ; en un mot, après avoir fait connaître l'étiologie complète de la bacillose, on insiste tout spécialement sur la possibilité de la préservation. Car, on a oublié que contagion et prévention sont deux termes inséparables, complètement dépendants l'un de l'autre. Là où la prophylaxie est instituée, il ne peut y avoir contagion. Et, pour la tuberculose en particulier, rien n'est plus exact, en raison de son mode spécial de contagion, qui n'est pas, comme celui de la diphtérie ou de la variole, conséquence d'un contact de quelques instants, mais le fait d'une cohabitation répétée ou de la vie commune, créant de multiples chances d'infection, car, dit le professeur Calmette, « ce qui donne la tuberculose, ce n'est pas seulement l'introduction accidentelle du bacille dans un organisme, c'est la répétition de cette infection ».

Mais encore, ce n'est même pas la personne du tuberculeux qu'il faut redouter, ce sont les produits émanés de lui, ses déjections et son expectoration.

Voilà ce qu'il faut dire et répéter de toutes façons dans nos écoles, jusqu'à ce que l'esprit public soit imprégné de ces notions.

Et puis, il faut immédiatement ajouter que la tuberculose est curable, que c'est même « la plus curable de toutes les maladies chroniques ». Qu'importent, sur ce point spécial, les détails, les précisions ? La preuve a été faite, aux cours d'autopsies de vieillards, d'accidentés, de suicidés ou de condamnés à mort, chez qui l'on a découvert d'anciens foyers tuberculeux cicatriciels totalement guéris. Il nous serait aisé de donner des statistiques. Nous nous contenterons de celle relevée dans la

thèse de Gaston Trouvé, de Paris, et portant sur 571 autopsies de décédés par d'autres maladies que la tuberculose. Ces autopsies, faites à Boucicaut et Saint-Antoine, par le professeur Letulle, se classent ainsi :

363 présentent des lésions latentes ou cicatrisées, soit 53 % ;

127 présentent des lésions douteuses, soit 22 % ;

141 ne présentent aucune lésion tuberculeuse, soit 24 %.

Le docteur Küss, médecin directeur du sanatorium d'Angicourt, prétend lui aussi que « les lésions tuberculeuses découvertes à l'autopsie sont des tuberculoses n'ayant pas évolué », par conséquent, n'ayant eu que peu ou pas d'influence sur la santé de l'individu, mais il ajoute, avec raison, que ces trouvailles anatomo-pathologiques n'ont aucune valeur, et qu'il est bien plus sûr, pour affirmer la curabilité de la tuberculose, d'étudier les guérisons cliniques, fréquentes, quoi qu'on en dise, quand les malades sont soignés à temps, c'est-à-dire avant que l'état lésional n'ait acquis la gravité qui entraîne, comme dans toute autre manifestation pathologique, l'incurabilité.

Telles devront être les bases de l'enseignement anti-tuberculeux à l'école. Tout ce que dira l'institutrice, la maîtresse de cours, le professeur, ne sera, ne devra être que le développement, la conséquence de ces principes. Et les leçons, les conférences qui seront faites, les exercices des élèves, écrits ou oraux, devront avoir pour substratum l'énoncé d'un de ces axiomes. Il faut dire et répéter que la tuberculose est contagieuse ; qu'aucun individu n'est immunisé contre elle ; que le développement du mal se poursuit insensiblement et d'une façon

insoupçonnée parfois, rapidement, et d'une manière foudroyante dans d'autres cas ; que le bacille de Koch a presque toujours pénétré primitivement dans l'organisme pendant l'enfance ; qu'il y a vécu à l'état latent, n'attendant qu'une des multiples occasions fournies par la vie sociale actuelle pour atteindre une virulence telle que la lutte entre lui, ses produits toxiques et l'organisme est, tout d'un coup, passée à l'état aigu ; que cette germination subite est le résultat d'un fléchissement du « terrain », dû très fréquemment, sinon toujours, à l'action familiale, comprenant dans ce terme non seulement les parents, mais aussi les amis et les camarades de travail ; que, cependant, la tuberculose est évitable très souvent et curable dans un grand nombre de cas ; que, dès lors, la lutte pour le malade doit être continuée avec persévérance et obstination, bien qu'il soit plus raisonnable de chercher à préserver l'individu sain, s'il existe, en le mettant en garde contre les causes qui peuvent réduire sa capacité défensive ou, pour employer l'expression courante, porter atteinte à la valeur du « terrain ».

Pénétrant plus avant le rôle de l'éducatrice, analysant les formes de l'enseignement, il nous faut suivre pas à pas l'enfant pendant les premières années de sa vie et voir de quelle façon précise nous pourrions agir sur sa jeune intelligence et lui infuser peu à peu, mais sûrement, ce qu'il doit savoir, c'est-à-dire les principes que nous venons d'exprimer. En d'autres termes, connaissant notre programme, comment le remplirons-nous, comment l'appliquerons-nous

A priori, nous sommes dans l'obligation de scinder cette étude en plusieurs paragraphes. Il est bien évi-

dent que la fillette de six ou sept ans ne doit pas être instruite des mêmes connaissances et de la même façon que la jeune fille de douze ou treize ans. Nous envisagerons donc successivement :

La première enfance : de un à cinq ans : période où l'influence de la famille est seule en jeu, où la maman est seule directrice des actes de son enfant ; période des impressions, de l'éducation visuelle ; l'enfant fait ce qu'il voit faire ; il ne comprend pas et ne cherche pas encore à comprendre, de telle sorte qu'il se crée involontairement des habitudes ; et ces habitudes, au point de vue qui nous occupe, seront salutaires ou néfastes à sa santé actuelle ou future, selon que sa mère elle-même aura agi dans un bon ou un mauvais sens.

L'enfance : de cinq à dix ou onze ans : c'est la période scolaire. L'intelligence péniblement se fait jour ; la mémoire se développe peu à peu. Les exercices divers des classes élémentaires, des classes maternelles même, n'ont qu'un but : faire surgir du linceul qui les étouffait les facultés intellectuelles de la fillette. Il faut, dès lors, saisir toutes les occasions qui se présentent pour, petit à petit, en commençant par les notions les plus simples et en usant des méthodes concrètes, des leçons de choses parlant aux sens, instruire notre petite élève des premiers éléments de l'hygiène.

L'adolescence : de onze à seize ans : période post-scolaire pour la plupart des enfants, période de développement plus complet pour les jeunes filles qui ont la facilité de poursuivre leurs études. C'est l'instant délicat où tout ce qui a été enseigné disparaîtra rapidement, oublié, laissé de côté, traité de futilités, si la routine du

passé reprend l'avantage, si, en ce qui concerne particulièrement nos enfants des classes ouvrières, les jeunes filles sont livrées entièrement à elles-mêmes, soumises brutalement aux nécessités de l'existence. C'est aussi le moment où, de façon définitive, elles deviendront des championnes de l'hygiène et de l'économie domestique si, continuant leur éducation par les œuvres postsecondaires, cours d'adultes, enseignement ménager ou professionnel, etc., véritables œuvres de persévérance, elles commencent à faire œuvre personnelle en prenant part aux travaux du ménage, en tâchant de mettre en pratique les leçons reçues antérieurement.

De seize ans jusqu'au jour où la jeune fille deviendra maîtresse de maison, s'écoule enfin la dernière période d'instruction. Ce n'est point encore l'heure où, libre de tous ses actes, la jeune fille peut voler de ses propres ailes, s'intéresser personnellement à des œuvres de propagande ou de charité : elle est encore soumise à la direction maternelle. Cependant, elle jouit d'une certaine latitude, nous dirions même qu'elle possède des prérogatives spéciales indubitables au sein de la famille et dans la société. Qu'elle en use ; qu'elle les fasse prévaloir. Que sa grâce, sa jeunesse, sa pitié, en plein développement, servent au bien ; qu'elle se donne au soulagement des souffrances humaines. Ce sera le meilleur apprentissage, au sens précis du mot, de sa vie à venir. Nous ne trouvons pas mieux pour traduire ces idées que les paroles suivantes de E. Munsterberg, extraites d'un rapport présenté au Congrès d'assistance publique et privée de Milan en 1905 : « Si la jeune fille se marie, lesdites connaissances (hygiéniques) ne feront qu'avantager sa position d'épouse et de

mère et rehausseront sa compréhension pour le travail du mari, pour les soins et l'éducation des enfants. Si elle ne se marie pas, le savoir acquis lui permettra d'être un membre utile de la société, et, en assistant les malheureux, elle rendra des services altruistes tout en satisfaisant un besoin égoïste. »

CHAPITRE III

L'Instruction Antituberculeuse de la Fillette.

Quels moyens pratiques avons-nous pour apprendre un peu d'hygiène à nos petites filles, dès leur arrivée à l'école ?

Pour la majorité des cas, l'enfant est envoyée d'abord à l'école maternelle : c'est du moins la règle dans les villes ouvrières. Là, pas d'institutrices, pas de maîtresses : une gardienne, d'âge avancé d'ordinaire, bien souvent sans instruction, a obtenu, d'une municipalité bienfaisante et charitable, cette place qui lui permet de vivre, grâce à une indemnité mensuelle de quelques dizaines de francs. C'est peut-être une excellente femme, souvent une mère de famille, mais ce n'est point une éducatrice. Et d'ailleurs à quoi aboutirait-elle, que peut-elle ? On se le demande quand on a visité, comme nous, un de ces refuges où 80 à 100 enfants sont enfermés dans une salle aux plafonds bas, aux murs suintant l'humidité, au parquet noir et crasseux, aux placards ou porte-manteaux tombant en pous-

sière, habités sans recours par des parasites de toutes tailles et dont le mobilier scolaire se compose, en tout et pour tout, de bancs rustiques, vétustes, à peine rabotés. Et tout le long du jour, la pauvre femme qui a charge des bambins est occupée à satisfaire les exigences de chacun : on s'y bat, on y pleure, on réclame sa maman, on veut boire, on veut manger, que sais-je encore ? Comment voulez-vous répondre à tout ce petit monde à la fois ? Heureuse est la gardienne quand, par la distribution de friandises, elle obtient un calme relatif ! Plus heureuse encore est-elle quand, l'après-midi, elle a la satisfaction de voir la plupart des petites têtes s'incliner, les yeux se clore et régner enfin un demi-silence, que ne traversent plus les rires des aînés ou les pleurs des derniers venus !

Mais encore ce n'est là que le cadre de la « maternelle » ! Que serait le tableau vu de près ? En province, dans nos cités ouvrières des bords du Rhône ou dans les villes voisines du « pays noir », quel lamentable spectacle que celui de l'arrivée de ces enfants chétifs, au teint pâli par le manque d'air ou de nourriture ! Traînés, plus qu'accompagnés, par une mère qui se hâte à son travail, qui craint d'être réprimandée par le contremaître de l'usine pour quelques minutes de retard ; ou par la « grande sœur », qui veut « voir les étalages » avant l'entrée de l'atelier, ces pauvres petits, à peine éveillés, mal peignés, mal débarbouillés, les mains crasseuses ou maculées par le chocolat ou la confiture, sont enfouis dans des châles, des manteaux sordides, restes d'une génération antérieure, et quand, à l'école, on les délivre de ces oripeaux, qui les chargent sans les protéger, c'est la quasi-nudité ou c'est la plus répugnante chose qu'il soit permis de supposer.

Le linge de corps n'existe pas ou, du moins, n'est plus qu'un vêtement immuable dont l'enfant ne se sépare jamais, ni jour, ni nuit, qu'il gardera jusqu'à ce que l'usure l'ait réduit à l'état de loque innommable. Les habits eux-mêmes sont couverts d'une antique poussière, parsemés de boue ou de parcelles d'aliments. Les chaussures sont éternellement malpropres et combien rarement adaptées à ces pauvres petits pieds de souffreteux ! On pourrait croire que j'exagère. Il n'en est rien. Nous racontons impartialement ce qu'il nous a été donné d'observer dans une petite localité minière de la Loire, voisine de Saint-Etienne.

Et d'ailleurs, Mme Moll-Weiss, elle-même, a écrit ces lignes suggestives, en parlant des enfants des écoles parisiennes : « Entrez dans une de nos écoles et ce qui vous frappera d'abord, c'est l'extrême malpropreté des tristes tabliers noirs qui recouvrent les enfants. Parce qu'ils sont pauvres, on leur fait porter, dès leur plus jeune âge, une livrée de deuil, livrée, qui quoiqu'elle passe pour n'être pas salissante, n'en est pas moins très sale. Du lever au coucher, le petit misérable porte ce triste vêtement... caractéristique de l'écolier de ces temps-ci ; il le porte peut-être même la nuit ; dans certaines circonstances plus lamentables, souvent, hélas, c'est là son seul costume. Et c'est avec ce vêtement qui a passé partout, qui a participé à toutes les besognes, qu'il rentre dans la classe. »

Que faut-il espérer d'un semblable organe d'éducation ? Avons-nous le droit de parler d'hygiène dans de tels milieux ? Est-il permis de supposer qu'un jour viendra où les écoles maternelles seront toutes partout bien tenues ? Nous posons la question simplement.

Mais même actuellement, même dans ce milieu qui, dès l'abord, semble impénétrable aux idées modernes, nous croyons que l'on peut parler d'hygiène. Parler, c'est trop dire, car les leçons orales ne sont pas de mise. Seulement, nous avons d'autres moyens d'enseignement adaptés à l'âge de ces enfants. On apprenait jadis les premières prières à l'école ; on les a remplacées par des chansonnettes. Servons-nous en. De l'hygiène en vers et en musique, c'est bien le comble du genre. Mais quand il s'agit de sauver des existences, de prévenir le mal ; et si l'on songe que les interprètes du poète utilitaire seront des bambins de cinq ou six ans, peut-on se montrer bien difficile ! Il s'agit de trouver la forme adéquate ; un point, c'est tout.

Après la chanson, pourquoi ne point user de la fable, du conte d'hygiène ? Sera-t-il plus importun, plus incompréhensible pour l'enfant que l'histoire du chat botté ou la fable du loup et de l'agneau ? Encore une fois, la forme est tout. Et certes, les faits-divers de la vie actuelle nous fournissent assez de leçons de choses faciles à étoffer, à enjoliver pour permettre la création de toute une série de récits ou de refrains enfantins.

Que l'on songe encore aux menus cadeaux, aux témoignages d'encouragement, images, gravures, etc., dont on ferait si aisément des propagateurs de leçons hygiéniques.

Et si l'on réfléchit que ces chants, ces contes, ces fables seront répétés dans toutes les familles, récités de multiples fois à la maman, au papa, dans tous les intérieurs, on reconnaîtra leur haute valeur sociale : ce sera la goutte d'eau au choc timide, mais incessant qui, chaque jour, frappe le rocher au même endroit et peu à peu le rode, l'émiette et finit par le trouer.

Ne pourrions-nous pas plus encore ? Sans parler des mesures administratives, qui ne rentrent qu'indirectement dans le cadre de cette étude, ne pourrait-on pas exiger des gardiennes plus nombreuses, une par 20 ou 30 enfants, par exemple ; et, dès lors, ne serait-il point possible d'obtenir de ces auxiliaires dévouées une meilleure tenue de leur groupe d'enfants, tant au point de vue de la propreté corporelle et vestimentaire, qu'en ce qui concerne la discipline de leur bataillon de bambins.

Nous reviendrons plus loin sur le rôle que pourraient jouer aussi, dans cet ordre d'idées, les institutrices volontaires.

Ces quelques lignes sur l'école maternelle nous ont permis de démontrer qu'il est possible, en usant des moyens en rapport avec leur âge, de donner aux enfants, dès ce moment, des leçons d'hygiène générale et antituberculeuse. Il suffit, en effet, de considérer l'école maternelle comme un « prolongement » de la famille. Partant de ce point de vue, le dilemme suivant s'impose : ou la maman a élevé son enfant dans de bonnes habitudes d'hygiène, et, dans ce cas, la gardienne de l'école n'a qu'à veiller à leur conservation, à leur développement progressif ; ou la petite fille n'a reçu de ses parents aucune notion de propreté et de bonne tenue, ce qui est la règle dans les milieux ouvriers, alors l'école maternelle doit lutter contre le penchant vicieux de l'enfant, lui inculquer de nouvelles habitudes, en un mot suppléer à la mère insouciante ou ignorante.

Telle est notre conception de l'école maternelle, de son rôle dans la lutte antituberculeuse. Nous n'avons pas voulu dire plus. Car il nous paraît inutile, dangereux même, de

chercher à développer trop tôt l'esprit et l'intelligence de l'enfant, et nous croyons qu'il sera bien temps, pour ce faire, quand elle entrera à l'école primaire, où nous allons la suivre maintenant.

Que nous permettra ce nouvel échelon d'instruction élémentaire? Quelle place échoiera à l'enseignement spécial qui nous occupe dans le programme, nécessairement général, réglant les leçons et les cours des écoles publiques en France?

Nous avons rappelé, quelques lignes plus haut, le silence des éducatrices, silence bien compréhensible, dû à leur ignorance personnelle, que n'ont point cherché à vaincre leurs professeurs des écoles normales, parce qu'elles-mêmes n'avaient ni les capacités, ni le temps, ni l'obligation de leur donner des leçons d'hygiène antituberculeuse. Nous devons toutefois ajouter que, dans deux ou trois écoles normales de jeunes filles (Versailles, Reims, etc.), grâce à des œuvres privées, on a créé un enseignement antituberculeux.

Nous avons signalé les efforts de la Société de Préservation contre la tuberculose, dont on ne saurait trop louer les travaux.

Nous ne passerons pas non plus sous silence les bons résultats obtenus par quelques institutrices, dont le zèle, isolé hélas ! se dépense sans compter, mais aboutit à de magnifiques résultats. Et ce nous est un vrai plaisir de trouver sous la plume du D^r Maurice de Fleury ces quelques lignes tout à fait édifiantes : « Une femme de beaucoup de mérite et de beaucoup de sens, Mme S. Kachpérow-Macaigne, a récemment entrepris d'enseigner l'hygiène aux très jeunes enfants de certaines écoles de Paris ; sa

pensée est de faire de cet enseignement la base même et le commencement de toute éducation de l'homme et de la femme. A la grande surprise de ceux qui ne la laissaient faire qu'avec quelques craintes et bien des réserves, ses cours ont conquis d'emblée l'attention ardente des petites filles qu'elle entreprenait de former. Aucune leçon n'est suivie avec un plaisir aussi évident que la sienne. »

La morale de ces faits est que l'enseignement et la lutte sont possibles partout, puisque partout la réussite a couronné les tentatives. Et nous allons le prouver encore en déterminant, aussi précisément que possible, les moyens que peuvent employer nos institutrices primaires, cependant mal préparées.

A l'âge où la fillette épelle les premières lettres de l'alphabet, s'essaie à tracer les premiers signes d'écriture, nous manquons, semble-t-il, de ressources éducatives, et parler hygiène paraît fort difficultueux. Rien n'est moins exact. Aussi bien qu'on enseigne la morale, on peut familiariser les élèves avec les principes hygiéniques. Y a-t-il plus de difficultés à dire et à faire comprendre à l'enfant ces maximes simples : « Tu ne cracheras pas par terre ; tu seras propre », que de lui faire retenir les suivantes : « Tu ne mentiras pas ; tu seras honnête ». Nous ne croyons pas ; nous serions même tentés d'opiner en sens contraire et prétendre que ces préceptes d'hygiène, dont les enfants ressentent l'utilité réelle, immédiate, concrète, captiveront davantage leurs jeunes cerveaux que les notions abstraites de morale, purement spéculatives à l'âge qui nous occupe.

Ce principe établi, il nous faut reconnaître que l'école primaire, par la nature même de son enseignement tout élémentaire, par ses nombreuses obligations (car elle ne

peut manquer à son premier devoir, la préparation de l'homme et de la femme par une culture intellectuelle et morale appropriée à leurs besoins); doit réaliser notre vœu (l'enseignement antituberculeux) dans les limites que détermine l'importance relative de ses multiples devoirs. Cela, nous le concédons, et c'est pourquoi nous demandons aux éducateurs d'employer à la fois et chacune selon leur importance les trois méthodes générales suivantes : l'enseignement occasionnel, l'enseignement direct et l'acquisition des habitudes hygiéniques ; les deux premières formant l'enseignement théorique, que viendra compléter et appuyer la troisième très nettement pratique et dont les résultats sont immédiatement constatables.

Frapper l'esprit des jeunes élèves dès les premiers mois de l'école, faire pénétrer si profondément en eux les principes hygiéniques ou antituberculeux, qu'ils les conservent intacts jusqu'à ce qu'il soit possible de les développer, de les commenter avec fruit, tel est le but à atteindre. Or, ce n'est point par des leçons théoriques proprement dites, par des cours à apprendre ou à réciter, par des devoirs à rédiger, qu'on y arrivera. C'est par la répétition des mêmes maximes, répétition quotidienne, inattendue, dans toutes les circonstances favorables, à *l'occasion* de n'importe quel exercice scolaire, qu'il nous faut imposer ces idées. Dans les classes élémentaires, on mettra à profit les modèles d'écriture, les exemples et les phrases d'application des leçons de grammaire, les morceaux de lecture, les sujets de dictées, les premières opérations de calcul même. Donner, par exemple, comme modèles d'écriture, quelques maximes claires sur la prophylaxie, n'est-il pas mieux que de faire copier des phrases de vague morale, bien souvent

dénuées de toute signification? A propos d'un élève qui crache par terre ou de tel autre qui porte à la bouche le crayon de son voisin, le maître ne pourrait-il pas, en peu de mots, faire toucher du doigt le danger de la contagion? Tout cela sans insister beaucoup, sans qu'il en résulte la moindre perte de temps dans la succession des leçons qu'exige le programme.

Voilà ce que nous entendons par enseignement occasionnel. Et nous ferons remarquer que ces choses, apprises d'une façon inattendue, au cours d'une conversation, pénètrent mieux et se fixent plus aisément dans la mémoire des enfants que celles enseignées *ex-cathedra*.

Notons encore cette autre méthode, mixte pour ainsi dire, employée par un directeur d'école primaire de Saint-Etienne, qui, chaque matin, dès l'entrée en classe, exige qu'un élève, désigné la veille, dise à haute voix, ces simples mots : « Ne crachons pas par terre ; c'est aux personnes bien portantes à donner le bon exemple. » Ceci sans aucune explication. Au bout de quelques jours, chaque enfant sait naturellement cette phrase par cœur ; il la répète machinalement, sans en comprendre la portée. Il retient seulement le principe : « Ne pas cracher par terre », et toutes les fois qu'un malappris commet une infraction à la règle, elle revient à l'esprit de l'élève, flamboie dans sa jeune imagination, réclamant une explication qu'il sera plus tard heureux et satisfait d'obtenir. Supposons qu'en un an d'école, on grave ainsi dans la mémoire de l'enfant quatre ou cinq préceptes hygiéniques, le résultat ne sera pas à dédaigner.

Plus tard, dans le cours des deuxième ou troisième années, quand l'élève commence les devoirs écrits en famille,

on pourra indiquer des sujets de rédaction, des compositions de style variés, tirés des accidents, si fréquents, hélas ! qui accablent les familles victimes de l'ignorance ou de l'insouciance.

Toutefois, cette forme d'enseignement ne peut être suffisante. Il importe de préciser davantage les notions hygiéniques et antituberculeuses, et la nécessité s'impose d'un cours élémentaire, simple, mais néanmoins plus complet et plus explicite, d'un programme déterminant jour par jour les leçons à donner aux élèves, car il faut que les fillettes de neuf à dix ans comprennent le pourquoi des recommandations prophylactiques qu'on leur fera. L'enseignement direct s'ajoutera ainsi à l'enseignement occasionnel pour le compléter, le développer et le mettre en valeur.

Dès les classes inférieures, d'ailleurs, on pourra faire appel aux tableaux, aux affiches, aux calendriers, aux maximes peintes ou improvisées, à cet enseignement visuel qui frappe et s'incruste dans l'esprit de l'enfant, préparant en même temps la connaissance raisonnée que l'on entreprendra, par la suite, avec beaucoup plus de facilité et de bien meilleurs résultats.

Une parenthèse nous semble ici nécessaire. Nous sommes persuadé que beaucoup, en nous lisant, se montreront sceptiques, douteront de l'influence éducative des moyens que nous venons de signaler et se feront à eux-mêmes l'objection suivante, dont l'importance ne nous échappe pas : « Depuis plusieurs années, dans de nombreuses écoles primaires, on a apposé des tableaux, des affiches magnifiquement coloriées, véritables frappe-l'œil, démontrant le danger et les funestes effets de l'alcoolisme ;

et cependant, le résultat de cette propagande a été absolument nul. » Est-ce bien exact ? Les statistiques nous montrent d'abord, quelques régions imprégnées depuis plusieurs siècles mises à part et quelques professions spéciales éliminées, une légère diminution de la consommation totale d'alcool. Nous n'irons pas plus avant dans la discussion de ces statistiques, car à leur élaboration se mêlent trop d'intérêts divers, trop d'influences sociales ou politiques, qui les déforment à plaisir. Et d'ailleurs, la baisse est trop peu importante pour qu'on puisse préjuger de ses causes réelles. Mais il nous sera permis d'affirmer que l'enseignement antialcoolique n'a pas été mené bien vigoureusement ; que, derrière la façade décorative des affiches et des images, il n'y eut jamais rien que quelques leçons de banale morale à des enfants de six à onze ans. C'est là un faible rempart contre les arguments des corrupteurs que trouvent les élèves à la sortie de l'école ou plus tard, quand ils ont atteint seize à dix-huit ans ;

L'enseignement antituberculeux serait-il stérile au même degré ? Non, s'il est général, si, comme nous tâchons à l'expliquer, il débute dès le plus jeune âge et suit pas à pas l'enfant dans tout le cours des classes, imprégnant tous ses actes, tous ses gestes. Non encore parce que les causes de contagion bacillaire sont surtout importantes dans l'enfance, indépendantes, généralement, des mauvais conseils ou des entraînements fâcheux, causes principales des habitudes alcooliques.

Parvenu dans les classes moyennes, l'élève devra obligatoirement recevoir l'enseignement direct et raisonné, dont nous avons parlé ci-dessus. Pour ne point surcharger le programme (car nous tenons à cette idée), pour ne point

augmenter le nombre des heures de classe, pour rester fidèle aux termes mêmes du décret de vendémiaire an II, demandant de « préparer les jeunes filles aux vertus de la vie domestique et aux talents utiles dans le gouvernement d'une famille » ; pour ne point appauvrir le fonds de connaissances essentielles qu'il importe aujourd'hui plus que jamais de fortifier et d'étendre dans les classes ouvrières, ne devons-nous pas restreindre nos desiderata ? Non, car :

1° Si l'on élaguait des programmes tout ce qui n'est pas directement utile à une femme, tout ce qui n'est pas destiné à préparer la jeune fille à son rôle de femme, nous aurions certainement tout le loisir nécessaire à l'éducation hygiénique de l'enfant ; mais

2° tel qu'il existe actuellement, le programme d'études primaires nous permet assez. Nous tenons à le démontrer.

Dans deux chapitres, nous réclamons une place : celui de la morale et celui des sciences naturelles.

Tout le long du cours de morale, nous trouverons, dans les diverses leçons qui le composent, l'occasion de parler hygiène et prophylaxie.

On dit aux enfants que la vie est le plus grand de tous les bienfaits ; on leur montre qu'au fond tous les préceptes moraux n'ont qu'un but, protéger notre vie et la développer dans le bien, le vrai et le beau. On leur ajoute qu'un des premiers devoirs est de prendre soin de son corps. Voilà le moment de s'occuper de tuberculose. Prendre soin de son corps exige la propreté la plus parfaite, la pratique des sports, la gymnastique, la vie au grand air, le séjour à la campagne. Plus tard, la même préoccu-

pation exige le choix d'un logement sain, aéré et non pas sombre, obscur, malsain.

On traite encore, dans le même cours de morale, de la solidarité, des grandes vertus humaines. Nous aurons là aussi de grandes chances d'être entendu des enfants de nos ouvriers et de nos paysans, évidemment mal préparés à comprendre les vertus héroïques, l'oubli de soi, le sacrifice, si nous leur parlons d'intérêts réciproques de solidarité dans le mal et dans la lutte contre le mal. Or, y a-t-il exemple plus frappant, plus décisif que celui fourni par le fléau tuberculeux ? La solidarité dans la maladie y est si évidente, qu'elle implique nécessairement la solidarité dans la défense.

Que d'exemples caractéristiques prouvant la dépendance dans laquelle nous sommes les uns vis-à-vis des autres ? Dépendance physique : donc, que les malades prennent garde de ne pas semer avec leurs crachats la maladie et la mort. Dépendance morale : que les gens bien portants et sains songent à l'influence du bon exemple et le donnent en ne crachant pas par terre, etc.

A la morale encore ressortissent toutes les leçons qui concernent la nécessité de vivre sans gaspiller sa vie, de gagner le pain de ses enfants, de se protéger et de protéger sa famille contre tous les dangers. Et il nous semble qu'à ce point de vue, l'éducation des petites filles doit être particulièrement soignée. La femme est l'âme du foyer : d'elle dépend le bonheur ou la ruine de la famille : fille, épouse, mère ou maîtresse de maison, elle a des devoirs considérables que peut seule remplir celle dont l'esprit et le cœur ont assez de dévouement, de savoir, de prévoyance, de goût, de sentiments élevés. Et c'est là, dans la

suite ininterrompue des leçons de morale que la fillette doit trouver la source de ses initiatives futures.

Certains jugeront peut-être un peu mesquine notre conception de la morale et désireraient plus de largeur de vues, une base plus solide, moins nettement utilitariste. Cela tient à ce que nous avons voulu systématiquement rester dans les termes du programme des écoles. Nul doute d'ailleurs que, si les éducateurs fondent leur enseignement sur des idées de charité, de fraternité, de renoncement, ils n'aient encore plus de facilités à trouver des thèmes de merveilleuses leçons touchant la nécessité pour la femme d'entrer résolument dans la lutte antituberculeuse.

Nous avons dit que le cours de sciences naturelles nous permettait aussi de parler tuberculose. Quelques exemples au hasard suffiront à le prouver.

Quand le maître traitera de l'air, de l'eau, et de leur composition, il lui sera aisé de parler des microbes qu'ils contiennent, du danger de ces infiniment petits, animaux ou végétaux, de leur transmission à l'homme, etc... Et, naturellement, viendra à l'esprit le nom du grand Pasteur qui, certes, est bien intéressant au même titre que beaucoup de grands capitaines ou de ministres de notre histoire nationale. Quand arrivera le chapitre de la respiration, ce sera le moment opportun de placer quelques notions exactes sur la tuberculose pulmonaire. A propos des animaux, il ne paraît pas possible de ne pas dire un mot des vaches tuberculeuses et du danger qu'il y a à boire du lait cru et non bouilli. Les leçons sur l'alimentation fourniront l'occasion de parler longuement de l'alcoolisme ; le chapitre de l'habitation comprendra des aperçus sur la vie au grand air, le balayage humide, etc., etc.

Au reste, voici, élaboré par un directeur de groupe scolaire, un programme d'enseignement qui peut être considéré comme un excellent modèle, transformable à volonté et selon les idées de chacun, mais qui, en somme, donne la note exacte de ce que peuvent tenter tous les maîtres d'écoles primaires. Il comprend les notions suivantes :

I. — NOTIONS THÉORIQUES.

- 1° Les maladies contagieuses. Les microbes.
- 2° La lutte contre les maladies contagieuses. La résistance aux microbes.
- 3° Alcoolisme et tuberculose.
- 4° La tuberculose est une maladie évitable.
- 5° La tuberculose est une maladie curable.
- 6° Hygiène de la respiration.
- 7° Hygiène et morale : la propreté.
- 8° Les maladies contagieuses (suite). Soins à donner aux malades. Désinfection des vêtements, des logements.
- 9° La campagne et la ville. Restons aux champs.
- 10° La propagande anti-tabagique, anti-alcoolique et anti-tuberculeuse.
- 11° L'habitation à la campagne. La maison salubre. Applications pratiques locales.
- 12° Hygiène du cultivateur.

II. — EXERCICES D'APPLICATION.

- 1° Orthographe. Nos ennemis invisibles, les poussières.
- 2° Ecriture. Bouche fermée, santé gardée.

- 3° Orthographe. Microbes et maladies contagieuses.
- 4° Ecriture. Essayez ; n'époussetez pas.
- 5° Rédaction. La tuberculose. Causes. Prophylaxie.
- 6° Orthographe. Tuberculose et alcoolisme.
- 7° Ecriture. Là où le soleil n'entre pas, c'est la mort qui entre.
- 8° Rédaction. La désinfection et les désinfectants.
- 9° Orthographe. Mauvaise hygiène, mauvaise alimentation. Tuberculose.
- 10° Ecriture. L'alcool fait le lit de la tuberculose.
- 11° Vocabulaire analogique. La lutte contre la tuberculose.
- 12° Calcul. Problèmes d'enseignement anti-tabagique, anti-alcoolique et anti-tuberculeux.
- 13° Orthographe. Surveillons notre nourriture.
- 14° Ecriture. La tuberculose est une maladie évitable et curable.
- 15° Orthographe. Comment le poumon résiste aux microbes.
- 16° Rédaction. Autour du malade.
- 17° Orthographe. Conseils aux habitants des campagnes.
- 18° Rédaction. Ne quitte pas le village ; c'est là qu'est le bonheur.
- 19° Orthographe. Hygiène de l'habitation.
- 20° Rédaction. La maison salubre.
- 21° Ecriture. Sans habitation saine, il n'est point d'homme qui puisse conserver sa santé et sa vigueur.

A ces moyens s'en ajoutent d'autres encore ; par exemple, la lecture à domicile d'ouvrages antituberculeux prê-

tés aux enfants par la bibliothèque scolaire ; la création des cahiers d'hygiène qui, restant propriété personnelle des élèves, pourront plus tard leur servir de guide dans de nombreuses circonstances de leur vie. La conception des cahiers d'initiative est plus originale : il s'agit d'une sorte de petit musée antituberculeux constitué par des coupures de journaux, des cartes postales, des images, toutes sortes de documents puisés aux sources les plus diverses et que les élèves eux-mêmes recueillent librement et réunissent en un dossier disparate, mais intéressant, propriété collective de la classe qui l'a formé.

Telle est l'idée que nous nous faisons de l'enseignement théorique, direct ou occasionnel. On nous fera sans doute remarquer qu'il n'a guère été question, en tout cela, de l'éducation antituberculeuse de la femme. Certainement ; mais, nous venons de le répéter, il ne s'est agi jusqu'ici que des leçons théoriques : elles ne sauraient être différentes selon le sexe. Et cependant rien n'empêche les maîtresses de cours, les institutrices, de faire entrer dans leur enseignement spécial de couture, de lingerie ou de cuisine nombre de remarques intéressantes en rapport avec la lutte antituberculeuse. Les occasions ne manquent certainement pas. Nous croyons toutefois que la troisième méthode générale indiquée plus haut et que nous allons aborder à présent, l'acquisition des bonnes habitudes d'hygiène, permettra mieux qu'aucune autre la réalisation de nos vues en ce qui concerne la fillette et la jeune fille.

Nous ne songeons pas à prouver l'importance de cette partie de l'éducation : ce serait faire injure à nos lecteurs. Tous les éducateurs sont de notre avis, mais il nous

plaît cependant de nous couvrir de l'autorité de maîtres en cette question toute spéciale. Le docteur Henry Barton Jacobs, le promoteur de l'immense mouvement anti-tuberculeux de la Croix-Rouge américaine, écrivait, il y a six ans : « Just as a twig is bent, so is the tree inclined. If, for generation after generation of school children, no effort is made to teach the elementary, but fundamental principles of hygiene and the prevention of tuberculosis, then these principles will be less well learned and with greater difficulty in adult life, when habits and character are formed. But if the principles are inculcated with their writing, their reading, and their arithmetic, the bent of their minds will incline to the methods likely to insure health and freedom from infectious disease... May not our school authorities take hints from this, not only in the form in which their instruction in hygiene and the nature of infectious diseases is presented, but also in the results that may be hoped for from such instruction, namely, that it will not stop with the pupil himself, but, if made so clear and so much a part of his automatic life as is reading and writing, then he will carry the instruction home into the use of the family, as he does his spelling and arithmetic ? » En ces quelques mots, le D^r Jacobs nous donne les raisons majeures de la méthode : elle est à la portée des jeunes esprits ; ses effets persistent plus que ceux de tout autre mode d'enseignement, et c'est un moyen certain d'atteindre la famille. Cette dernière assertion est surtout vraie en ce qui concerne la fillette qui, de bonne heure et instinctivement, aide à l'entretien de la maison, à la tenue du ménage, à la propreté générale de l'habitation, etc.

Le Dr Luther H. Gulick, directeur de l'enseignement physique à New-York, dit lui aussi excellemment : « Ce qui est nécessaire dans cette instruction, ce sont des exemples, des comparaisons obligeant les enfants à adopter des habitudes qui, inconsciemment, les guideront dans la vie. »

Nous ne nous dissimulons pas la difficulté de cette tâche qui implique nécessairement pour les maîtres des qualités hors ligne, une bonne volonté, une constance, une patience à toute épreuve, une attention soutenue, une douce ténacité ; en un mot, un ensemble de vertus pédagogiques trop rares, hélas ! chez nos jeunes institutrices. C'est toute l'éducation qu'il faut diriger. Cette œuvre n'est point réalisable en un jour. Il y faut des efforts durables, surtout quand on a à faire à ces enfants d'ouvriers ou de paysans dont les mères n'ont ni le temps ni le souci de se préoccuper, qui sont livrés à leurs mauvaises habitudes par ignorance ou impuissance, qui, dès leurs premiers pas, courent les rues, sordidement vêtus, pieds nus parfois, se roulant dans la boue ou la poussière en guise d'amusements, recevant en leurs mains crasseuses une nourriture mal préparée, élevés vaille que vaille, sans aucune direction morale ou hygiénique. Quels terribles élèves ? Et que l'on comprend bien le découragement qui, parfois, s'empare des meilleures bonnes volontés !

Quoi qu'il en soit, notre fillette arrive à l'école. Pour ce premier jour, elle est vêtue convenablement, je veux dire proprement, car sa mère sait qu'on ne la recevrait pas sans cela et l'enfant elle-même a voulu égaler ses

petites camarades avec lesquelles, depuis longtemps, elle s'entretient de cet événement.

Les exercices se déroulent suivant le programme habituel. Les élèves sont tout yeux, tout oreilles, car tout est nouveau pour elles. Le silence règne, lorsque subitement une élève, mal remise d'un rhume contracté pendant les vacances, se met à tousser éperdûment, sans retenue, et envoie de droite et de gauche des parcelles de salive, chargées peut-être de bacilles de Koch, du moins inconvenantes et malpropres ; puis, tout naturellement, crache sur le parquet. Première leçon à donner, première habitude à faire contracter : mettre son mouchoir devant la bouche toutes les fois qu'on éternue ou tousse, et si l'on a besoin de cracher, le faire dans le seul récipient destiné à cet usage. Quelques minutes après, une petite fille se ronge les ongles ou se mordille l'extrémité des doigts : nouvelle leçon, nouvelle recommandation.

Une autre ne se tient pas droite, appuie sa poitrine contre la table : il faut se tenir dans une position convenable pour ne point gêner la respiration. De même, il faut desserrer cette ceinture qui, vraiment, comprime trop la taille, déboutonner ce col qui serre manifestement la base du cou. A un âge plus avancé, on fera remarquer aux élèves que leur corset ridiculement étroit, leur rétrécit la taille, mais en même temps leur déforme le corps et gêne les fonctions organiques maîtresses ; que les jarrettières sont dangereuses ; que les coiffures, avant d'être la mode, doivent être adaptées au climat, à la saison, et confectionnées de façon à ne point nuire à la vitalité du cuir chevelu ; que les chaussures sont soumises

à certaines règles hygiéniques où l'esthétique a bien peu à voir, etc. Toutes ces considérations ne sont peut-être pas directement dirigées dans le sens de la lutte antituberculeuse, mais y tendent secondairement, car le vêtement est trop souvent conçu sans préoccupation du seul but qu'il devrait avoir : protéger contre les intempéries et ne nuire à aucun acte vital, si peu important soit-il.

N'est-ce pas aussi travailler dans le même but que d'apprendre aux enfants à ne pas échanger leurs objets personnels ou leurs vêtements (coiffures, crayons, livres, etc.) ; à ne pas boire dans le même gobelet au moment des récréations ; à se laver les mains avant leur petit repas de 4 heures ; à refuser les aliments de leurs camarades ; à ne pas feuilleter leurs livres avec le doigt mouillé ; à ne pas cracher sur leur ardoise, etc.

Pour la petite fille, en particulier, il est de la plus haute importance de lui apprendre à ne pas embrasser tout le monde et tout spécialement de ne pas embrasser ses petites camarades sur la bouche. N'est-il pas très pénible encore de voir, le matin, à l'entrée de l'école, chacune des élèves se précipiter vers la maîtresse, lui sauter au cou afin de recevoir et de donner la caresse quotidienne ? Mauvaise habitude, que l'on doit, à tout prix, proscrire des écoles de filles, car il s'agit là d'un mode de contagion des plus fréquents et des plus actifs.

Passons au chapitre de la propreté ; propreté corporelle, vestimentaire ou de l'habitation. C'est la base de l'éducation des petites filles et c'est aussi un des points les plus importants de la lutte antituberculeuse. Il faut donc apprendre aux enfants à rester propres, à aimer la propreté.

Pour cela, il faut veiller à la toilette de leurs mains, de leurs visages ; combattre la phobie de l'eau, ce défaut des petits Français et des jeunes Françaises (car, dans la plupart des pays voisins, cette peur n'existe pas) ; exiger par une visite répétée chaque matin, une propreté rigoureuse à l'arrivée à l'école ; obliger encore les élèves à se laver chaque fois qu'elles se sont salies ; ne pas tolérer les taches d'encre ou de craie pendant la classe, les maculatures de boue ou les empreintes poussiéreuses à la fin des récréations, les traces alimentaires au retour de la famille ; veiller à ce que les jambes, fréquemment nues pendant l'été, ne soient pas éternellement souillées ; surveiller les oreilles, les narines, les ongles, etc. ; s'inquiéter de la bonne tenue de la bouche et de la dentition ; tâcher de faire admettre l'habitude du bain en menant les enfants à la rivière voisine pendant la saison chaude ; lutter contre la vermine, au besoin par l'exclusion de l'école ; prendre soin de la chevelure, etc.

Pour les élèves plus âgées, exiger une propreté plus étendue et plus complète encore ; ne pas craindre de leur enseigner les soins hygiéniques absolument nécessaires à toute femme ; au besoin, leur faire comprendre isolément l'importance de ces bonnes habitudes. Mieux vaudraient, à ce moment, les conseils maternels ; mais combien trop souvent ces conseils font défaut. Et d'ailleurs, une maîtresse intelligente, dévouée, aimée de ses élèves, n'a-t-elle pas autant, et peut-être plus d'autorité, plus de facilités que les mères pour apprendre à ces jeunes femmes ce qu'on ne leur dira pas dans la famille ?

Pour le vêtement, même méthode encore. Ne pas supporter que les élèves se présentent en classe avec des

habits crasseux ; exiger que leur linge de corps soit renouvelé aussi souvent que l'hygiène le réclame. Et cela ne nécessite pas une inspection bien rigoureuse : il est aussi simple pour une femme de se rendre compte qu'une fillette n'a point changé depuis longtemps ses dessous qu'il est aisé à un homme de remarquer la malpropreté d'un mouchoir de poche.

Pour apprendre aux enfants à entretenir la propreté de l'habitation, ne leur laissons jamais rien jeter à terre : ni plumes usagées, ni chiffons de papier, ni morceaux de crayon ; habituons-les à porter tous les détrituts dans le panier spécial ; ne tolérons pas qu'ils entrent en classe sans essuyer leurs chaussures à la porte ; faisons-les prendre part au nettoyage des locaux scolaires, au balayage humide, etc.

Et puis, dans l'intérêt toujours de leur santé générale, apprenons-leur à vivre au grand air ; laissons les fenêtres ouvertes pendant les beaux jours ; interdisons les jeux sédentaires ; initiions nos fillettes aux exercices physiques, gymnastique appropriée à leur âge, ou jeux à l'air libre.

Telles sont succinctement résumées les lignes directrices d'une éducation pratique, non pas simplement hygiénique, comme on pourrait le croire, mais bien nettement antituberculeuse, de nos jeunes filles. Car enfin, nous le répétons une fois de plus, cette instruction première ne doit pas avoir pour but unique la préservation de l'individu enseigné, mais encore faire de lui un propagateur de cet enseignement, un exemple vivant de la femme, de la mère qui lutte pour elle, ses enfants et la société tout entière. Or, ce n'est point seulement en

enseignant la crainte de la contagion, la peur du crachat, qu'on atteindra ce double but. A quoi cela servira-t-il si l'on n'indique pas les multiples autres sources de contamination ; si on n'habitue pas les enfants à prendre « inconsciemment » ces moyens de prévention ? Nous avons donc, ce nous semble, raison de réclamer des maîtresses une surveillance plus étendue, plus stricte des habitudes de leurs élèves.

Nous n'avons pas envisagé les questions connexes d'alcoolisme et d'alimentation ; car, d'une part, la fillette n'est que très rarement entraînée à l'alcoolisme pendant la période scolaire et, d'autre part, il nous paraît difficile d'apprendre à l'école primaire les notions pratiques de cuisine hygiénique. C'est, en tous cas, bien mieux le rôle de l'école ménagère et des cours d'adultes : nous le verrons plus loin.

Et voilà comment, pendant toute la durée de la période scolaire primaire, pendant les cinq ou six ans que l'enfant passera à l'école de son village ou au groupe scolaire de la cité, on pourra, si on le veut bien, l'instruire entièrement de ce qu'il doit savoir pour être et demeurer fermement convaincu de la nécessité de la lutte contre la tuberculose. Grâce à ces notions précises, aux habitudes contractées, d'excellents résultats seront obtenus.

La simple logique nous obligerait à déterminer maintenant les moyens à mettre en œuvre pour obliger les maîtresses de tout grade à marcher dans les voies que nous venons de tracer.

La chose, à priori, paraît simple. Il suffirait que l'enseignement antituberculeux soit inscrit au programme des écoles normales, que les leçons sur l'hygiène en géné-

ral, sur l'hygiène antituberculeuse en particulier, soient plus sérieuses et plus importantes. Cela dépend du Conseil supérieur de l'Instruction publique.

Que la Commission permanente de Préservation contre la tuberculose, que le Conseil supérieur d'hygiène insistent auprès du Ministère compétent et il sera facile, semble-t-il, d'ajouter au programme des écoles de maîtres et de maîtresses un chapitre fortement documenté.

CHAPITRE IV

L'Education Antituberculeuse post-scolaire.

Toutefois, ces résultats seraient certainement de beaucoup supérieurs si nos jeunes filles pouvaient pousser plus avant leur instruction antituberculeuse.

Ceci nous amène à envisager la troisième période désignée plus haut par le terme d'adolescence et limitée entre onze et seize ans.

Nous ne saurions mieux la définir qu'en la nommant : la période d'application première.

Les leçons théoriques sont ici reléguées au second plan ; il ne doit être question, du moins pour la grande majorité des jeunes filles, que de cours pratiques. Nous disons, pour la grande majorité des jeunes filles, car il en est quelques-unes, celles qui poursuivent leurs études secondaires ou supérieures, qui seront à même de compléter et de développer leur connaissance scientifique de la tuberculose. Ce sont des privilégiées qui, par la suite, deviendront des centres d'instruction, des foyers d'enseignement restituant à la société, par la parole, par la

plume ou par l'exemple les bienfaits dont elles lui sont redevables, et formant, à leur école, de nombreuses imitatrices, à commencer par leurs enfants.

Nous devons, pour l'instant, nous en tenir à celles qui, parvenues au terme de leurs études primaires, sont contraintes d'entrer immédiatement dans la vie.

Ces quasi-enfants ne sont pas malheureusement capables de lutter contre les habitudes familiales, les entraînements de l'exemple, les mauvais conseils de leurs camarades d'atelier ou d'usine, les usages malsains, les coutumes antihygiéniques ; ce ne sont pas elles qui peuvent choisir leur profession, élire domicile là plutôt qu'ailleurs, modifier leur intérieur ; en un mot, adapter leurs conditions de vie aux principes qu'on vient de leur enseigner. Ce n'est point de leur âge et c'est au-dessus de leurs capacités.

Tout au plus pourront-elles, dans une mesure très restreinte, et à supposer qu'elles ne cèdent point trop aisément aux impressions contraires, conserver dans les actes principaux de leur vie, quelques-unes des habitudes d'ordre, de propreté acquises à l'école.

Quels remèdes proposer à cet état de choses ? Comment soustraire les jeunes filles à l'attraction des mauvaises habitudes et les maintenir dans la voie droite de l'hygiène personnelle et sociale ?

Il est un moyen que nous serions heureux de voir appliquer dans notre pays, car il a fait ses preuves ailleurs. Nous voulons parler de l'enseignement post-scolaire obligatoire.

M. Ferdinand Buisson le disait il y a plusieurs années :
« Aucun peuple civilisé n'a cru possible de fonder l'édu-

cation sur la seule période de l'enfance. Ceux qui ont poursuivi avec succès le relèvement du niveau intellectuel des masses ont distingué deux périodes dans l'enseignement, l'une de six à treize ans, l'autre de treize à seize ans. Si elle ne veut pas déchoir, la France devra, le plus tôt possible, envisager cette question : pas un peuple n'a pu élever le niveau de l'instruction populaire par la seule obligation de six à treize ans. »

Sous le couvert de semblable autorité, nous nous croyons autorisé à faire entrer les cours d'adultes, les écoles ménagères, les écoles primaires supérieures, et les cours professionnels dans la lutte contre la tuberculose comme autant d'organismes tout préparés à un rôle actif d'enseignement pratique, d'applications domestiques et sociales.

Et, en attendant que, selon le désir de Mme Moll-Weiss, « l'enseignement post-scolaire, au lieu d'être pris sur la vie de l'enfant, sur son sommeil, soit pris sur la vie du jeune ouvrier, sur le temps de l'atelier », en attendant que l'enseignement soit devenu, sous une forme ou sous une autre, obligatoire jusqu'à un âge plus avancé que celui actuellement en vigueur, il est désirable que chacun fasse son possible pour attirer aux œuvres d'adultes le plus grand nombre d'auditeurs, que chaque maîtresse s'ingénie à y retenir ses élèves de l'école primaire, que les parents soient instruits des excellents résultats économique et hygiéniques auxquels ces œuvres peuvent prétendre, qu'en un mot il soit fait une propagande inlassable en leur faveur.

Quel programme général devra servir de base à cet

enseignement post-scolaire ? Peu de théorie, mais des leçons pratiques.

A l'école d'adultes, il appartient cependant de développer et d'entretenir les notions abstraites de prophylaxie et d'hygiène apprises à l'école primaire. Quelques leçons pourront être reprises, augmentées et approfondies touchant le mode de propagation ou d'infection, la nature bacillaire et toutes les conditions étiologiques de la tuberculose. Mais encore une fois, ce ne sera là qu'une mince partie de l'enseignement.

Au contraire, aux cours du soir, aux cours professionnels, dans les écoles ménagères fixes ou ambulantes, les auditrices ou élèves devront, à chaque instant, être mises en présence des dangers de contagion qui parsèment tous les actes de la vie et des moyens ou des méthodes propres à les éviter.

Faut-il entrer dans plus de détail ? Deux exemples nous suffiront à tracer le schéma de cette éducation de la jeune fille : une jeune villageoise et une apprentie ouvrière. La première ne trouvera pas, en France de cours professionnels ; c'est une lacune que nos amis de Belgique ont comblé depuis longtemps en créant les écoles de fermières et que Mme O. Hussard entreprit de combler en organisant, dans le nord de la France, des cercles de fermières, des associations de fermières. La seconde n'assistera que rarement aux cours d'adultes.

Il est donc nécessaire de trouver pour chacune, dans l'organisme post-scolaire qu'elle fréquentera particulièrement, le temps et les moyens de lui parler tuberculose et prophylaxie de la tuberculose.

A la jeune fille des campagnes qui se rendra de temps

à autre, suivant les besoins de la saison et les nécessités de la famille, aux cours d'adultes, à l'école ménagère (si elle existe), que devons-nous faire connaître ?

Au risque de nous répéter encore, ce sont des leçons d'ordre et de propreté qu'il nous faut donner, des leçons de prévoyance domestique et familiale qu'il nous faut enseigner. La propreté de l'habitation, en premier lieu, ce qui nécessite, dans nos campagnes, une véritable révolution du logis. Le mot n'est point trop fort, puisque cela devrait obliger nos paysans, dans certaines contrées, à la construction d'étables, de poulaillers ou de porcheries indépendantes des chambres à coucher ! dans d'autres, à la réfection complète des planchers et des baies d'aération ; partout presque à l'éloignement des immondices et à l'évacuation complète des nuisances animales ou végétales.

Plus précisément encore, on apprendra aux jeunes filles de la campagne à tenir propre et net de toute souillure l'intérieur des appartements. Pour cela, on leur fera connaître tous les avantages de la simplicité dans l'ameublement, dans l'aménagement des chambres à coucher en particulier ; tous les multiples détails relatifs à l'aération, à la ventilation, au chauffage, à l'éclairage, etc. On traitera de la literie, des ustensiles de ménage : rien ne sera laissé sous silence : ni le nettoyage des couverts, ni l'entretien du matériel de la ferme. Car enfin, la domesticité, dans le premier cas, peut, par le service de table, contaminer la famille, et, dans le second, les produits animaux ou végétaux recueillis malproprement, peuvent porter au loin la contagion.

La gérance de la maison, dans tous ses détails, y com-

pris la basse-cour, le clapier, le jardin, le rucher, etc, doit être également envisagée avec son côté hygiénique, dans son sens le plus pratique, et toute fermière vigilante doit y savoir faire régner l'ordre, la propreté et l'économie.

La propreté du vêtement et du corps viendra au second rang. Point n'est besoin d'insister sur ce sujet. Nous ne ferons qu'une remarque : Les maîtresses seront mieux inspirées en apprenant à leurs élèves à être propres strictement et simplement qu'en leur faisant des cours de coupe ou de mode et en leur donnant l'exemple de la somptuosité du costume.

Elles pourront insister à nouveau sur les dangers du corset, les inconvénients de la coiffure ridiculement « exogène » et les ravages du fard à bon marché.

Enfin, ce sera l'heure décisive où, à tout prix et contre toutes les vénérables traditions, il faut apprendre la propreté corporelle tout entière à la jeune fille.

Nous passerons sous silence la question de l'alimentation. Tout d'abord, parce que, à la campagne, les aliments sont sains d'ordinaire, simples et naturels presque toujours ; ensuite, parce que l'alimentation varie dans chaque contrée, dans chaque province. D'autre part, nous croyons que l'école d'adultes est toute indiquée pour apprendre aux jeunes filles l'horreur de l'alcoolisme. Non pas que nous craignons, pour elles, l'entraînement vers ce vice ; mais simplement parce que nous les croyons capables d'une grande influence auprès de leurs parents attirés par l'alcool.

Quant aux jeunes citadines, aux apprenties ouvrières, aux filles d'usine, etc., qui vivent au sein même de la

contagion, qui sont menacées perpétuellement par le bacille, leur préservation et leur éducation sont bien difficiles, il faut le reconnaître. Il est, du reste, tant de cas particuliers que nous ne pensons pas à nous perdre dans le détail de chacun.

Comme pour les villageoises, l'école d'adultes ou l'école primaire supérieure devra leur préciser les meilleures conditions hygiéniques pour l'habitation, le vêtement et la propreté corporelle, en tenant compte cependant des difficultés inhérentes au surpeuplement, des modestes ressources d'une famille ouvrière et de la cherté relative des choses nécessaires à la vie.

Mais ce qui est plus particulier à la cité, ce sont à la fois les écoles professionnelles et les écoles ménagères.

Les premières devraient non seulement s'attacher au perfectionnement de l'ouvrière, mais devraient aussi tenter l'éducation hygiénique professionnelle ; apprendre aux élèves que telle ou telle habitude est nuisible à la santé, et découvrir le remède à cette méthode fâcheuse. Petites causes, mais grands effets.

L'école professionnelle devrait rappeler encore les grands principes de désinfection des mains et du visage, de modification du vêtement chaque fois que l'ouvrière quitte l'atelier ou le magasin.

Les écoles ménagères sont peut-être plus importantes, car ce sont ou ce pourraient être avant tout des créatrices d'excellentes cuisinières. Nous avons connu une maîtresse qui mettait à la disposition de ses élèves, pour ses cours de cuisine hygiénique, son fourneau et tous ses ustensiles de ménage. Point n'est besoin de pousser le dévouement si loin.

Tout programme d'école ménagère doit comporter un enseignement complet et pratique des matières destinées à préparer la jeune fille à son rôle de femme, c'est-à-dire à la direction du ménage, avec tous les devoirs qui découlent de la maternité. Or, pour qu'elle puisse remplir ce double rôle, il faut assez de savoir, de prévoyance, sans oublier le goût artistique et les sentiments élevés qui rendent la vie attrayante et facile.

Pratiquement, cela nécessite une connaissance suffisante des aliments et de leur valeur nutritive, jointe à quelques notions d'hygiène alimentaire et, en outre, des données d'économie domestique et ménagère permettant l'établissement d'un budget de prévoyance familiale plus nécessaire encore à la ville qu'à la campagne.

Prétendre que tout cela est futilité et nullement un moyen de lutte contre la tuberculose, c'est faire erreur. M. le Professeur Landouzy ne dédaigna point, jadis, d'établir des menus pour ménages ouvriers parisiens, et plusieurs œuvres lyonnaises se sont données pour tâche d'apprendre aux femmes des classes pauvres comment on peut avoir une table substantielle, parfaitement nutritive et très appétissante, sans ébrécher trop, par ce côté, le budget de la famille.

Il résulte de ces quelques lignes que nous devons considérer l'adolescence comme une première étape de la vie personnelle, comme l'apprentissage réel de la vie familiale et sociale. C'est à cette seule condition que toutes les œuvres d'enseignement et d'éducation pourront avoir un effet utile sur l'esprit et le cœur des jeunes filles. Il ne faut pas qu'à cet âge les leçons conservent un air de pensionnat. Les maîtresses, les monitrices doivent

agir avec leurs élèves comme s'il s'agissait de leurs enfant. Elle doivent être convaincues de la grandeur et de l'importance sociale de leur œuvre, car elles mettent ainsi la dernière main à l'édification de la famille future, à la préparation de la maternité, remplaçant, dans beaucoup de cas, la mère absente et suppléant au père insouciant.

Ceci nous amène à parler des maîtresses volontaires auxquelles nous faisons allusion plus haut.

Maîtresse volontaire n'est peut-être pas un terme très exact. Nous préférons user d'un mot anglais beaucoup plus topique : la « school-nurse ».

En Angleterre et en Amérique, leur existence est déjà ancienne, puisqu'elles parcouraient les cités avant 1898 dans l'Etat de Providence et celui du Massachusetts.

Nous ne concevons pas les « scholl-nurses » comme des infirmières scolaires professionnelles, enrégimentées, encadrées, dirigées par une Association médicale quelconque ou par l'autorité universitaire ; nous pensons simplement qu'il devrait exister, à côté du corps enseignant actuel, une organisation autonome, non officielle, mais reconnue d'utilité publique, qui, comptant un assez grand nombre de femmes ou jeunes filles instruites, libres de consacrer quelques heures par jour à la lutte antituberculeuse, iraient à domicile se rendre compte des conditions de vie des élèves des cours d'adultes et là, aux prises avec les difficultés souvent nombreuses de la vie ouvrière, joueraient le rôle, non plus seulement d'une infirmière, mais remplaceraient la mère, seraient, tout à la fois, avec la plus grande bonté, usant de prudence, de tact et de douceur, maîtresse de maison, médecin,

éducatrice et mère, selon les circonstances. « En Angleterre, écrit Mme Nicolle Girard-Mangin, la nurse a souvent le rôle de professeur d'enseignement ménager et d'hygiène dans les familles pauvres qu'elle visite. » Et, plus loin : « Le rôle d'infirmière scolaire exige de la science, de la conscience, du tact, de l'initiative, de la décision et de l'autorité. Nous pensons que sa place est toute indiquée dans notre organisation sociale, entre le personnel enseignant si dévoué, mais surmené, et la famille si fréquemment indifférente, ignorante ou négligente. »

N'est-il pas permis de croire qu'entourées de tant de bonnes volontés, attirées par l'élévation des problèmes mis à l'étude, aussi par leur utilité immédiate, nos jeunes adolescentes emporteront de cet enseignement post-scolaire, ménager et professionnel, une plus grande connaissance des méthodes de défense contre la tuberculose?

CHAPITRE V

L'Apprentissage de la Vie Antituberculeuse du Foyer.

Nous aborderons maintenant le dernier stade de l'éducation antituberculeuse de la femme : celui qui s'étend de seize ou dix-sept ans jusqu'au jour où elle devient maîtresse de maison.

Là encore, il est des difficultés ; mais là aussi, d'autre part, nous trouvons un champ magnifique de propagande sociale immédiatement pratique.

Au Congrès International de la tuberculose, à Paris, en 1905, le professeur P. Brouardel terminait sa conférence sur « la tuberculose et la mère de famille » par les mots suivants : « Je voudrais qu'on organisât pour les jeunes filles de dix-sept à vingt ans des cours dans lesquels on leur apprendrait quels seront leurs devoirs de mère de famille : élever et faire vivre leurs enfants, les préserver de la maladie, surtout de la tuberculose, apprendre à donner à leur famille une nourriture saine et économique.

Remarquez-le, Mesdames, ajoutait-il, je ne demande pas qu'on fasse des cours d'hygiène, mais des cours appropriés au rôle si puissant que vous avez à remplir pour assurer la vie et la santé de vos enfants. Si ce vœu vous semble justifié, faites-le pénétrer dans l'esprit de vos amies. Lorsque, par une propagande active, vous aurez triomphé des indifférences, quand vous aurez empêché que l'on ne s'endorme sur le doux oreiller de la routine, vous aurez fait plus que nous ne pouvons faire. Nous ne pouvons rien sans vous, nous pouvons vaincre par vous. Je remets entre vos mains le sort de ceux qui vous sont le plus chers, celui de vos enfants. »

Et voici tout tracé le programme d'enseignement de cette période de la vie de la femme : le choix du logement, son entretien, la propreté corporelle, celle des vêtements, l'alimentation de la famille. Peut-être, ainsi exprimé, paraît-il semblable à celui déjà indiqué précédemment. Certes, dans le fond, il n'y a rien de changé ; mais il est nécessaire de faire remarquer qu'à présent le but n'est plus le même. Il s'agit de la famille à venir, du foyer à créer, de l'enfant à élever.

Et la femme aura voix prépondérante dans le choix de l'habitation. Elle cherchera, dès lors, une maison saine, aérée, ensoleillée, fuyant les logements insalubres, trop nombreux encore dans les grandes villes, ces foyers permanents de tuberculose aux ruelles étroites, aux cours outrageusement minuscules, sur lesquelles donnent à la fois les fenêtres de la chambre à coucher et celle des water-closets !

Le logement une fois choisi, la femme doit l'entretenir propre. Sur ce point important, apprenons aux jeunes

filles à ne plus se servir du plumeau, qui n'enlève pas la poussière mais la déplace, à ne plus balayer à sec. Qu'elles sachent nettoyer le parquet avec un linge humide, essuyer les meubles avec un linge souple.

Et combien d'autres habitudes à inculquer aux futures maîtresses de maison. Ne pas laisser traîner les linges sales à portée des enfants ; veiller à la propreté méticuleuse des water-closets ; cuisiner sans les mauvaises pratiques que nous connaissons tous pour en avoir éprouvé une légitime répugnance.

Bien plus, la femme doit avoir une certaine coquetterie pour son « homme ». Ce sera un sûr moyen de retenir au domicile conjugal et d'éviter l'attrait du cabaret au mari qui, le soir, rentre de son travail et a droit au repos.

Quant aux préceptes relatifs à la propreté corporelle, nous les avons déjà envisagés plus haut. Toutefois, il nous plaît d'y insister encore.

Il ne s'agit pas de la propreté apparente, de celle du visage et des mains, mais de la propreté de la totalité du corps. Nous savons que, dans quelques cas particuliers, surtout à la campagne où n'existent pas d'établissements de bains, la solution du problème est difficile. Elle n'est cependant pas impossible. La création des bains-douches a permis de faire un grand pas dans cette voie. Nous objectera-t-on que l'enfant est délicat, craint l'eau, s'enrhume facilement. C'est une erreur. Il craint l'eau, tant qu'il n'y est pas habitué ; plus tard, il réclame son bain. Et, d'autre part, le meilleur moyen de lutter contre la disposition aux bronchites est la pratique suivie de l'hydrothérapie.

A côté de la propreté corporelle, se place la propreté des vêtements. C'est un fait scientifiquement établi que

beaucoup de maladies se transmettent par le costume. Et de même qu'il faut tenir sa peau propre, « parce qu'on n'en change pas », disait J. Simon, il faut changer de vêtements et les nettoyer dès qu'ils sont sales.

Enfin, on n'oubliera pas de compléter l'éducation des jeunes filles en leur parlant incessamment de l'alimentation. Nous n'insisterons pas sur ce point. Toutefois, nous croyons qu'il importe surtout de faire comprendre aux futures mères et épouses :

1° Le danger de l'alcool et de toutes boissons alcooliques, vin compris ;

2° Les risques de l'alimentation presque exclusivement carnée et l'avantage d'un régime plus végétal ;

3° La supériorité physiologique, tant au point de vue production d'énergie que facilité d'assimilation, de ce dernier sur les viandes et autres produits gras ;

4° La nécessité d'une ordonnance parfaite des repas et de leur régularité.

Mais encore, et c'est là le point culminant que doit viser toute éducation, ces jeunes filles, instruites aussi bien que possible des choses de la tuberculose, devront être mises à même de pratiquer chez les autres, avant de le faire dans leur propre foyer, ces préceptes que nous venons de leur inculquer.

« Si les jeunes filles de la bourgeoisie, dit Mme Moll-Weiss, voulaient résolument contribuer à l'éducation de l'enfant du peuple, leur volontaire servage pourrait avoir un magnifique résultat en assurant quatorze années de bonheur à tous les enfants du peuple. Quatorze années de bonheur obtenues sans bombes, sans effusion de sang, sans moyens violents, rien que par une action intelligente

et persévérante ! De simples femmes, de gracieuses jeunes filles allant à l'enfance abandonnée pour lui faire un corps robuste et une âme élevée ! Pendant longtemps, les femmes de la bourgeoisie ont pris des remplaçantes parmi les femmes du peuple, qu'aujourd'hui nos jeunes filles soient les remplaçantes des pauvres ouvrières que le travail enlève à leurs enfants ! »

Et cet apostolat sera bien la meilleure école pour la future mère, car, continue Mme Moll-Weis : « Si la joie de savoir à quel doux bonheur elles ont contribué ne leur suffisait, j'ajouterais qu'elles-mêmes tirent de cette collaboration un résultat incontestable et d'une importance extrême. Elles apprennent à connaître l'enfant, à le diriger, à l'élever. L'enfant, c'est l'enfant : qu'il soit riche, qu'il soit pauvre, sa psychologie est aussi difficile, aussi délicate à déterminer et s'il est nécessaire aux futures mères de savoir les besoins physiques que réclame le bébé, qui donc oserait affirmer qu'il leur est inutile d'apprendre à manier ces intelligences, ces âmes fragiles, de faire un apprentissage de la partie de leurs fonctions maternelles les plus délicates et les plus élevées ? »

CONCLUSIONS

1° La lutte contre la tuberculose ne produira de résultats réels que le jour où la masse sera imprégnée par l'idée de sa redoutable contagion et consciente de la possibilité d'une véritable prophylaxie.

2° Le seul moyen d'atteindre cette masse est l'école, et c'est par l'éducation antituberculeuse de l'enfant, de la jeune fille et de la femme surtout, qu'il faut tâcher à propager ces idées.

3° En France, rien ou presque rien n'a été fait dans ce but ; mais nous pouvons user des organismes d'enseignement existants pour inculquer les principes de la lutte antituberculeuse.

4° Dès le premier âge de l'enfant, on tentera cette éducation spéciale, qui sera continuée, élargie pendant les années d'instruction primaire obligatoire.

5° Plus tard, les cours post-scolaires, ménagers, professionnels ou autres auront le même devoir à remplir, chacun dans leur partie.

6° Enfin, quand la jeune fille approchera du jour où elle doit devenir maîtresse de maison, il sera nécessaire de lui faire connaître les préceptes de bonne tenue et d'hygiène du domicile familial et les principes fondamentaux de puériculture.

Le Président de la Thèse,

J. NICOLAS

Vu : *Le Doyen,*

L. HUGOUNENQ.

VU ET PERMIS D'IMPRIMER,

Lyon, le 29 juin 1915.

Le Recteur, Président du Conseil de l'Université,

P. JOUBIN.

BIBLIOGRAPHIE

- ABERDEEN (Her Excellency the Countess of). — *Tuberculosis and the work of the women's national health association of Ireland* (*The British Journ. of Tuberculosis*, p. 69-83, avril 1911).
- ANNEMANS (Mme). — *La tuberculose et les femmes.*
— *Rapport sur les progrès faits dans la lutte en Belgique. Travaux des Dames Patronnesses.*
- BOURGEOIS (Léon). — *La Mutualité et la lutte contre la tuberculose* (Congrès de 1905, Paris).
- BROUARDEL. — *La tuberculose et la mère de famille* (Conférence, Congrès de 1905, Paris).
- BUSSARD (Mme O.). — *Les Cercles de Fermières* (*Musée Social*, 1914).
- CALMETTE (Pr). — *Les principes scientifiques de la lutte sociale contre la tuberculose* (*Bulletin de la Ligue du Nord contre la tuberculose*, février 1914).
- CHAPTAL (Mlle L.). — *Le rôle de la femme dans la lutte contre la tuberculose* (Conférence de Bruxelles, 1910).
— *Le rôle de la femme dans la prophylaxie antituberculeuse* (Congrès de Rome, 1912).
- Conférences Internationales de la tuberculose* : Vienne, 1907 ; Philadelphie, 1908 ; Stockholm, 1909 ; Bruxelles, 1910 ; 4 vol. édités par Pr Dr Pannwitz, Berlin, Charlottenbourg.
- Congrès internationaux de la tuberculose* (Rapports et communications, conférences), Paris, 1905 ; Washington, 1908 ; Rome, 1912.

- COZZOLINO CREMONA (Mme Itala). — *L'action des Dames de la Croix-Rouge allemande dans la lutte contre la tuberculose* (Congrès des Dames Italiennes, Rome, 1908).
- ESPINE (D'). — *Tuberculose et école* (Congrès de Rome, 1912).
- FACCHI (Ninina). — *La lotta sociale antituberculare e l'azione della donna* (*La Tuberculosis*, Maggio, 1913).
- *La cooperazione della donna nella lotta contra la tubercolosi* (*La Tuberculosis*, Dicembre 1913).
- FLEURY (Maurice de). — *Rapport sur l'éducation antituberculeuse dans les écoles primaires et normales d'instituteurs*. Commission permanente de la tuberculose.
- FRIEDHEIM (Dr). — *Beteiligung der Frau bei der Tuberkulosebekämpfung in der Familie* (Congrès de Rome, 1912).
- FUSTER (Edouard). — *Vers une action nationale contre la tuberculose* (*Presse médicale*, 18 juin 1913).
- GIRARD-MANGIN (Mme Nicolle). — *Essai sur l'hygiène et la prophylaxie antituberculeuses au début du XX^e siècle*, Masson et Cie, Paris, 1913.
- *Les infirmières visiteuses en France* (*Presse médicale*, mars 1914).
- GIRARD-MANGIN (Dr N.). — *Généralités sur le rôle des femmes dans la lutte antituberculeuse* (Conférence de Bruxelles, 1910).
- GUINARD (Dr L.). — *Assistance aux familles et enfants sains* (*Revue de la Tuberculose*, n° 5, 1909, p. 363).
- GULICK (Dr Luther H.). — *Tuberculosis and the Public Schools* (Congrès de Washington, 1908).
- GUMPRECHT (Pr Dr Ferdinand). — *Tuberkulose und Swindsucht* (Conférence de Bruxelles, 1910).
- HAMPTON ROBB (Mrs Isabel). — *Woman's Responsibility in the Prevention of Tuberculosis* (Congrès de Washington, 1908).
- HANSEN (Klauss). — *Die Tuberkulose-Bekämpfung und die Frauen* (Conférence de Bruxelles, 1910).
- HATFIELD (Charles). — *Nursing in tuberculosis. A vocation for young women in whom the disease has been arrested* (*Journal of the outdoor life*, octobre 1907).
- KNESEBECK (B. VON DEM) und PANNWITZ (Pr Dr). — *Das Deutsche Rote Kreuz und die Tuberkulose*, Berlin-Charlottenbourg.

- KNOFF (Dr S. Adolphus). — *The popular Lecture in the Crusade against Tuberculosis* (Congrès de Washington, 1908).
- KUSS (Dr G.). — *Traitement de la tuberculose pulmonaire*, Paris, 1911.
- LABBÉ (Marcel). — *L'éducation alimentaire* (Congrès de Paris, 1905).
- LA MOTTE (Ellen W.). — *Work of women in antituberculosis prophylaxis in the family* (Congrès de Rome, 1912).
- LANDOUZY (Pr L.). — *Enquête sur l'alimentation d'une centaine d'ouvriers et d'employés parisiens : ce qu'elle est, ce qu'elle pourrait être* (Congrès de Paris, 1905).
- *Cent ans de phthisiologie, 1808-1908* (Lecture au Congrès de Washington, 1908).
- *Ce que peut l'école primaire pour l'éducation hygiénique individuelle familiale et publique* (Conférence faite à Troyes, aux instituteurs et institutrices de l'Aube, 1911).
- *Facteurs sociaux et étiologiques de la tuberculose. Moyens sociaux de défense* (Conférence au Congrès de Rome, 1912).
- LANDOUZY (Pr L.) et H. et M. LABBÉ. — *Enquête sur l'alimentation*, Masson et Cie, Paris, 1905.
- LEFÈVRE (Dr). — *Le rôle des femmes dans la lutte contre la tuberculose* (Conférence de Bruxelles, 1910).
- LENT (Miss Mary E.). — *The true Functions of the Tuberculosis Nurse* (Congrès de Washington, 1908).
- LESLIE MURRAY (Pr R.). — *The part played by the women of England in the prevention of tuberculosis* (Congrès de Rome, 1912).
- MAGGIORA (Pr Arnaldo). — *Come la scuola possa divenire mezzo efficace di lotta contro la tubercolosi* (Congrès de Rome, 1912).
- MARCHIONI (C. Daddio). — *La missione della donna nella lotta contro la tubercolosi*, Firenze, 1912.
- MARFAN. — *Préservation de l'enfant contre la tuberculose* (Congrès de Paris, 1905).
- MAZOYER (E.). — *Le livret sanitaire de l'enfant en internat* (Province médicale, 6 septembre 1913).

- *Le livret sanitaire du nourrisson et des petits enfants* (Province médicale, 20 septembre 1913).
- MESNIÉ (Mlle J.). — *Enseignement de l'hygiène aux maîtres, aux élèves et aux familles* (Congrès international d'hygiène scolaire, Paris, 1910).
- MEYNADIER (Mlle J.) et GIRARD-MANGIN (Mme N.). — *Les collaboratrices des médecins* (Presse médicale, 25 mars 1911).
- MOLL-WEISS (Mme). — *La femme dans l'assistance éducative* (Revue philanthropique, t. XX, p. 178 et suiv.).
- MUNSTERBERG (E.). — *Rapport au Congrès d'assistance publique et privée de Milan* (Revue philanthropique).
- Œuvre antituberculeuse* (L').
- PANNWITZ (Von Frau Marie). — *Die Tuberkulose-Bekämpfung und die Frau* (Conférence de Bruxelles, 1910).
- Préservation antituberculeuse* (La), 33, rue Lafayette, Paris.
- PYNAPPEL-HENGVELD (Mme). — *La femme et la tuberculose* (Conférence de Bruxelles, 1910).
- RABINOWITSCH (Pr D. Lydia). — *Die Beteiligung der Frau an der Tuberkulosebekämpfung* (Congrès de Rome, 1912).
- Revue de la Tuberculose* (La), Masson, Paris.
- Revue d'hygiène et de police sanitaire* (La), Masson et Cie, Paris.
- Revue philanthropique* (La), Masson et Cie, Paris.
- TRUDEAU (E. L.). — *The part of women in tuberculosis work* (Journ. of the outdoor life, avril 1909, p. 91).
- Tubercolosi* (La), Revue, Rome, Institut national Médical.
- Tuberculosis*, Berlin-Charlottenbourg.
- UPJOHM (Miss Elizabeth P.). — *The tuberculosis nurse as a Social Worker* (Congrès de Washington, 1908).
- WEILL-MANTOU (Dr J.). — *De la propreté sur soi et autour de soi*
-

TABLE DES MATIERES

Avant-propos.....	11
Chapitre premier. — L'Education Antituberculeuse de la Femme. — Est-elle nécessaire ? Est-elle possible ?	19
Chapitre II. — Principes généraux d'Education Antituber- culeuse.....	27
Chapitre III. — L'Instruction Antituberculeuse de la Fil- lette.....	41
Chapitre IV. — L'Education Antituberculeuse post-sco- laire.....	67
Chapitre V. — L'Apprentissage de la Vie Antitubercu- leuse du Foyer.....	77
Conclusions.....	83
Bibliographie.....	85
